

Par l'apostrophe

TRAITÉ

DES

TROIS IMPOSTEURS. 224



CHAPITRE I.

DE DIEU.

S. I.

~~Z 228~~
Z d 1734

Quoiqu'il importe à tous les hommes de connoître la vérité, il y en a très-peu cependant qui jouissent de cet avantage: les uns sont incapables de la rechercher par eux-mêmes, les autres ne veulent pas s'en donner la peine. Il ne faut donc pas s'étonner si le monde est rempli d'opinions vaines & ridicules, rien n'est plus capable de leur donner cours que l'ignorance; c'est-là l'unique source des fausses idées que l'on a de la Divinité, de l'Âme, des Esprits & de presque tous les autres objets qui composent la Religion. L'usage a prévalu, pour le con-

A

14969

tente des préjugés de la naissance & l'on s'en rapporte sur les choses les plus essentielles à des personnes intéressées qui se font une loi de soutenir opiniâtrément les opinions reçues & qui n'osent les détruire de peur de se détruire eux-mêmes.

§. 2.

Ce qui rend le mal sans remède, c'est qu'après avoir établi les fausses idées qu'on a de Dieu, on n'oublie rien pour engager le peuple à les croire, sans lui permettre de les examiner; au contraire on lui donne de l'aversion pour les Philosophes ou les véritables Savans, de peur que la raison qu'ils enseignent ne lui fasse connoître les erreurs où il est plongé. Les partisans de ces absurdités ont si bien réussi qu'il est dangereux de les combattre. Il importe trop à ces imposteurs que le peuple soit ignorant, pour souffrir qu'on le défabuse. Ainsi on est contraint de déguiser la vérité, ou de se sacrifier à la rage des faux Savans, ou des âmes basses & intéressées.

§. 3.

Si le peuple pouvoit comprendre en quel abîme l'ignorance le jette, il secoueroit bientôt le joug de ses indignes con-

ducteurs, car il est impossible de laisser agir la raison sans qu'elle découvre la vérité.

Ces imposteurs l'ont si bien senti, que pour empêcher les bons effets qu'elle produiroit infailliblement, ils se sont avisés de nous la peindre comme un monstre qui n'est capable d'inspirer aucun bon sentiment, & quoiqu'ils blâment en général ceux qui sont déraisonnables, ils seroient cependant bien fâchés que la vérité fût écoutée. Ainsi l'on voit tomber sans cesse dans des contradictions continues ces ennemis jurés du bon sens; & il est difficile de savoir ce qu'ils prétendent. S'il est vrai que la droite raison soit la seule lumière que l'homme doit suivre, & si le peuple n'est pas aussi incapable de raisonner qu'on tâche de le persuader, il faut que ceux qui cherchent à l'instruire s'appliquent à rectifier ses faux raisonnemens, & à détruire ses préjugés; alors on verra ses yeux se desfiller peu-à-peu & son esprit se convaincre de cette vérité, que Dieu n'est point ce qu'il s'imagine ordinairement.

§. 4.

Pour en venir à bout, il n'est besoin ni de hautes spéculations, ni de pénétrer

fort avant dans les secrets de la nature. On n'a besoin que d'un peu de bon sens pour juger que Dieu n'est ni colere ni jaloux ; que la justice & la miséricorde sont de faux titres qu'on lui attribue ; & que ce que les Prophètes & les Apôtres en ont dit, ne nous apprend ni sa nature ni son essence.

En effet à parler sans fard & à dire la chose comme elle est, ne faut-il pas convenir que ces Docteurs n'étoient ni plus habiles ni mieux instruits que le reste des hommes ; que bien loin de là, ce qu'ils disent au sujet de Dieu est si grossier, qu'il faut être tout-à-fait peuple pour le croire ? Quoique la chose soit assez évidente d'elle-même, nous allons la rendre encore plus sensible, en examinant cette question : S'il y a quelque apparence que les Prophètes & les Apôtres ayent été autrement conformés que les autres hommes ?

§. 5.

Tout le monde demeure d'accord que pour la naissance & les fonctions ordinaires de la vie, ils n'avoient rien qui les distinguât du reste des hommes ; ils étoient engendrés par des hommes, ils naissoient des femmes, & ils conservoient

leur vie de la même façon que nous. Quant à l'esprit, on veut que Dieu animât bien plus celui des Prophètes que des autres hommes, qu'il se communiquât à eux d'une façon toute particulière: On le croit d'aussi bonne foi que si la chose étoit prouvée; & sans considérer que tous les hommes se ressemblent, & qu'ils ont tous une même origine, on prétend que ces hommes ont été d'une trempe extraordinaire, & choisis par la Divinité pour annoncer ses oracles. Mais outre qu'ils n'avoient ni plus d'esprit que le vulgaire, ni l'entendement plus parfait, que voit-on dans leurs écrits qui nous oblige à prendre une si haute opinion d'eux? La plus grande partie des choses qu'ils ont dites est si obscure que l'on n'y entend rien, & en si mauvais ordre qu'il est facile de s'appercevoir qu'ils ne s'entendoient pas eux-mêmes, & qu'ils n'étoient que des fourbes ignorans. Ce qui a donné lieu à l'opinion que l'on a conçue d'eux, c'est la hardiesse qu'ils ont eue de se vanter de tenir immédiatement de Dieu tout ce qu'ils annonçoient au peuple; créance absurde & ridicule, puisqu'ils avouent eux-mêmes que Dieu ne leur parloit qu'en songe. Il n'est rien de plus naturel à l'homme

me que les songes, par conséquent il faut qu'un homme soit bien effronté, bien vain & bien insensé pour dire que Dieu lui parle par cette voye, & il faut que celui qui y ajoute foi soit bien crédule & bien fol pour prendre des songes pour des oracles divins. Supposons pour un moment que Dieu se fit entendre à quelqu'un par des songes, par des visions, ou par telle autre voye qu'on voudra l'imaginer, personne n'est obligé d'en croire sur sa parole un homme sujet à l'erreur, & même au mensonge & à l'imposture : aussi voyons-nous que dans l'ancienne Loi l'on n'avoit pas à beaucoup près pour les Prophètes autant d'estime qu'on en a aujourd'hui. Lorsqu'on étoit las de leur babil qui ne tendoit souvent qu'à semer la révolte, & à détourner le peuple de l'obéissance due aux Souverains, on les faisoit taire par divers supplices : Jésus-Christ lui-même n'échappa point au juste châtement qu'il méritoit ; il n'avoit pas comme Moïse une armée à sa suite pour défendre ses opinions : (*) ajoutez à cela que les Prophètes étoient tellement accoutumés à se contredire les uns les autres, qu'il ne s'en trouvoit pas dans

(*) Moïse fit mourir tout d'un coup 24000. hommes pour s'être opposés à sa Loi.

quatre cens (*) un seul de véritable. De plus, il est certain que le but de leurs Prophéties, aussi bien que des loix des plus célèbres législateurs, étoit d'éterniser leur mémoire, en faisant croire aux peuples qu'ils conféroient avec Dieu. Les plus fins politiques en ont toujours usé de la sorte, quoique cette ruse n'ait pas toujours réussi à ceux qui, à l'imitation de Moïse, n'avoient pas le moyen de pourvoir à leur sûreté.

§. 6.

Cela posé, examinons un peu l'idée que les Prophètes ont eue de Dieu. S'il faut les en croire, Dieu est un Être purement corporel; Michée le voit assis; Daniel, vêtu de blanc & sous la forme d'un vieillard; Ezéchiel le voit comme un feu; voilà pour le Vieux-Testament. Quant au Nouveau, les Disciples de Jésus-Christ s'imaginent le voir sous la forme d'une colombe, les Apôtres sous celle de langues de feu, & St. Paul enfin comme une lumière qui l'éblouit & l'aveugle. Pour ce qui est de la contra-

(*) Il est écrit au premier Livre des Rois Chap. 22. vs. 6. qu'Achab, Roi d'Israël, consulta 400. Prophètes, qui se trouverent tous faux, par les suites de leurs Prophéties.

dition de leurs sentimens , Samuel (a) croyoit que Dieu ne se repentoit jamais de ce qu'il avoit résolu; au contraire Jérémie (b) nous dit que Dieu se repent des conseils qu'il a pris. Joël (c) nous apprend qu'il ne se repent que du mal qu'il a fait aux hommes: Jérémie dit qu'il ne s'en repent point. La Génèse (d) nous enseigne que l'homme est maître du péché, & qu'il ne tient qu'à lui de bien faire, au lieu que St. Paul (e) assure que les hommes n'ont aucun empire sur la concupiscence sans une grace de Dieu toute particulière &c. Telles sont les idées fausses & contradictoires que ces prétendus inspirés nous donnent de Dieu, & que l'on veut que nous en ayons, sans considérer que ces idées nous représentent la Divinité comme un être sensible, matériel & sujet à toutes les passions humaines. Cependant on vient nous dire après cela que Dieu n'a rien de commun avec la matière, & qu'il est un Etre incompréhensible pour nous. Je souhaiterois fort savoir comment tout cela peut s'accorder, s'il est juste d'en croire des

(a) Cap. 15. vs. 2. & 9.

(b) Cap. 18. vs. 10.

(c) Cap. 2. vs. 13.

(d) Cap. 4. vs. 7.

(e) Rom. 15. 9. vs. 10.

contradictions si visibles & si déraisonnables, & si l'on doit enfin s'en rapporter au témoignage d'hommes assez grossiers pour s'imaginer, non-obstant les sermons de Moïse, qu'un Veau étoit leur Dieu! Mais sans nous arrêter aux rêveries d'un peuple élevé dans la servitude & dans l'absurdité, disons que l'ignorance a produit la croyance de toutes les impostures & les erreurs qui regnent aujourd'hui parmi nous.

C H A P I T R E I I.

*Des raisons qui ont engagé les hommes à se
figurer un Etre invisible qu'on nomme
communément Dieu.*

§ I.

Ceux qui ignorent les causes physiques ont une crainte (*) naturelle qui

(*) *Cætera, quæ fieri in terris, Cæloque tuentur
Mortales pavidis cum pendent mentibus sæpe
Efficiunt animos humilis formidine Divum,
Depressaque premunt ad terram, propterea quod
Ignorantia causarum conferre Deorum
Cogit ad imperium res, & concedere regnum: &
Quorum operum causas nulla ratione videre
Hæc sunt hæc fieri Divino numine rentur.*
Lucret. de rer. nat. Lib. VI. vs. 49. & seqq.

procède de l'inquiétude & du doute où ils font s'il existe un Être ou une puissance qui ait le pouvoir de leur nuire ou de les conserver. De là le penchant qu'ils ont à feindre des causes invisibles, qui ne font que les Phantômes de leur imagination, qu'ils invoquent dans l'adversité & qu'ils louent dans la prospérité. Ils s'en font des Dieux à la fin, & cette crainte chimérique des puissances invisibles est la source des Religions que chacun se forme à sa mode. Ceux à qui il importoit que le peuple fût contenu & arrêté par de semblables rêveries ont entretenu cette semence de Religion, en ont fait une loi, & ont enfin réduit les peuples, par les terreurs de l'avenir, à obéir aveuglément.

§. 2

La source des Dieux étant trouvée, les hommes ont cru qu'ils leur ressembloient, & qu'ils faisoient comme eux toutes choses pour quelque fin. Ainsi ils disent & croient unanimement que Dieu n'a rien fait que pour l'homme, & réciproquement que l'homme n'est fait que pour Dieu. Ce préjugé est général, & lorsqu'on réfléchit sur l'influence qu'il a dû nécessairement avoir sur les mœurs & les opinions des hommes, on voit clairement

que c'est de là qu'ils ont pris occasion de se former des idées fausses du bien & du mal, du mérite & du démérite, des louanges & de la honte, de l'ordre & de la confusion, de la beauté & de la difformité, & des autres choses semblables.

§. 3.

Chacun doit demeurer d'accord que tous les hommes sont dans une profonde ignorance en naissant, & que la seule chose qui leur soit naturelle est de chercher ce qui leur est utile & profitable: de là vient 1°. qu'on croit qu'il suffit pour être libre de sentir en soi-même qu'on peut vouloir & souhaiter sans se mettre nullement en peine des causes qui disposent à vouloir & à souhaiter, par ce qu'on ne les connoît pas. 2°. Comme les hommes ne font rien que pour une fin qu'ils préfèrent à toute autre, ils n'ont pour but que de connoître les causes finales de leurs actions & ils s'imaginent qu'après cela ils n'ont plus aucun sujet de doute, & comme ils trouvent en eux-mêmes & hors d'eux plusieurs moyens de parvenir à ce qu'ils se proposent, vû qu'ils ont, par exemple, des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, un soleil pour les éclairer &c., ils ont conclu

qu'il n'y a rien dans la nature qui ne soit fait pour eux, & dont ils ne puissent jouir & disposer ; mais comme ils savent que ce n'est point eux qui ont fait toutes ces choses, ils se sont cru bien fondés à imaginer un être suprême auteur de tout, en un mot ils ont pensé que tout ce qui existe étoit l'ouvrage d'une ou de plusieurs Divinités. D'un autre côté la nature des Dieux que les hommes ont admis leur étant inconnue, ils en ont jugé par eux-mêmes, s'imaginant qu'ils étoient susceptibles des mêmes passions qu'eux ; & comme les inclinations des hommes sont différentes, chacun a rendu à sa Divinité un culte selon son humeur, dans la vue d'attirer ses bénédictions & de faire servir par là toute la nature à ses propres desirs.

§. 4.

C'est de cette manière que le préjugé, s'est changé en superstition ; il s'est enraciné de telle sorte, que les gens les plus grossiers se sont cru capables de pénétrer dans les causes finales comme s'ils en avoient une entière connoissance. Ainsi au lieu de faire voir que la nature ne fait rien en vain, ils ont cru que Dieu & la nature pensoient à la façon des hommes.

L'expérience ayant fait connoître qu'un nombre infini de calamités troublent les douceurs de la vie comme les orages, les tremblemens de terre, les maladies, la faim, la soif &c. on attribua tous ces maux à la colere céleste, on crut la Divinité irritée contre les offenses des hommes qui n'ont pû ôter de leur tête une pareille chimere, ni se défabufer de ces préjugés par les exemples journaliers qui leur prouvent que les biens & les maux ont été de tout tems communs aux bons & aux méchans. Cette erreur vint de ce qu'il leur fut plus facile de demeurer dans leur ignorance naturelle que d'abolir un préjugé reçu depuis tant de siècles, & d'établir quelque chose de vraisemblable.

§. 5.

Ce préjugé les a conduits à un autre qui est de croire que les jugemens de Dieu étoient incompréhensibles, & que par cette raison la connoissance de la vérité étoit au dessus des forces de l'esprit humain; erreur où l'on seroit encore, si les mathématiques, la physique & quelques autres sciences ne l'avoient détruite.

§. 6.

Il n'est pas besoin de longs discours

pour montrer que la nature ne se propose aucune fin, & que toutes les causes finales ne sont que des fictions humaines. Il suffit de prouver que cette doctrine ôte à Dieu les perfections qu'on lui attribue. C'est ce que nous allons faire voir.

Si Dieu agit pour une fin, soit pour lui-même, soit pour quelque autre, il desire ce qu'il n'a point, & il faudra convenir qu'il y a un tems auquel Dieu n'ayant pas l'objet pour lequel il agit, il a souhaité de l'avoir : ce qui est faire un Dieu indigent. Mais pour ne rien omettre de ce qui peut appuyer le raisonnement de ceux qui tiennent l'opinion contraire, supposons par exemple qu'une pierre qui se détache d'un bâtiment tombe sur une personne & la tue, il faut bien, disent nos ignorans, que cette pierre soit tombée à dessein de tuer cette personne, or cela n'a pu arriver que parce que Dieu l'a voulu. Si on leur répond que c'est le vent qui a causé cette chute dans le tems que ce pauvre malheureux passoit, ils vous demanderont d'abord pourquoi il passoit précisément dans le moment que le vent ébranloit cette pierre. Répliquez leur qu'il alloit dîner chez un de ses amis qui l'en avoit prié, ils voudront savoir pourquoi cet ami l'avoit plutôt prié

dans ce tems-là que dans un autre ; ils vous feront ainsi une infinité de questions bizarres pour remonter de causes en causes & vous faire avouer que la seule volonté de Dieu qui est l'azile des ignorans, est la cause première de la chute de cette pierre. De même lorsqu'ils voyent la structure du corps humain, ils tombent dans l'admiration ; & de ce qu'ils ignorent les causes des effets qui leur paroissent si merveilleux, ils concluent que c'est un effet surnaturel auquel les causes qui nous sont connues ne peuvent avoir aucune part. De-là vient que celui qui veut examiner à fond les œuvres de la création, & pénétrer en vrai Savant dans leurs causes naturelles sans s'affervir aux préjugés formés par l'ignorance, passe pour un impie ou est bientôt décrié par la malice de ceux que le vulgaire reconnoît pour les interprètes de la nature & des Dieux : ces ames mercénaires savent très-bien que l'ignorance qui tient le peuple dans l'étonnement, est ce qui les fait subsister & qui conserve leur crédit.

§. 7.

Les hommes s'étant donc imbus de la ridicule opinion que tout ce qu'ils voyent

est fait pour eux, se font fait un point de Religion d'appliquer tout à eux-mêmes, & de juger du prix des choses par le profit qu'ils en retirent. C'est là-dessus qu'ils ont formé les notions qui leur servent à expliquer la nature des choses, à juger du bien & du mal, de l'ordre & du desordre, du chaud & du froid, de la beauté & de la laideur &c., qui dans le fond ne sont point ce qu'ils s'imaginent : maîtres de former ainsi leurs idées, ils se flatterent d'être libres; ils se crurent en droit de décider de la louange & du blâme, du bien & du mal; ils ont appelé *bien* ce qui tourne à leur profit & ce qui regarde le culte divin, & *mal* au contraire ce qui ne convient ni à l'un ni à l'autre : & comme les ignorans ne sont capables de juger de rien, & n'ont aucune idée des choses que par le secours de l'imagination qu'ils prennent pour le jugement, ils nous disent que l'on ne connoît rien dans la nature, & se figurent un ordre particulier dans le monde. Enfin ils croient les choses bien ou mal ordonnées, suivant qu'ils ont de la facilité ou de la peine à les imaginer, quand les sens les leur représentent; & comme on s'arrête volontiers à ce qui fatigue le moins le cerveau, on se persuade d'être bien fondé

fondé à préférer l'ordre à la confusion, comme si l'ordre étoit autre chose qu'un pur effet de l'imagination des hommes. Ainsi, dire que Dieu a tout fait avec ordre, c'est prétendre que c'est en faveur de l'imagination humaine qu'il a créé le monde de la manière la plus facile à être conçue par elle: ou, ce qui au fond est la même chose, que l'on connoît avec certitude les rapports & les fins de tout ce qui existe, assertion trop absurde pour mériter d'être réfutée sérieusement.

§. 8.

Pour ce qui est des autres notions, ce sont de purs effets de la même imagination, qui n'ont rien de réel, & qui ne sont que les différentes affections ou modes dont cette faculté est susceptible: quand, par exemple, les mouvemens que les objets impriment dans les nerfs, par le moyen des yeux, sont agréables aux sens, on dit que ces objets sont beaux. Les odeurs sont bonnes ou mauvaises, les saveurs douces ou amères, ce qui se touche dur ou tendre, les sons rudes ou agréables, suivant que les odeurs, les saveurs & les sons frappent ou pénètrent les sens; c'est d'après ces idées qu'il se trouve des gens qui croient que Dieu se plaît

B

à la mélodie, tandis que d'autres ont cru que les mouvemens célestes étoient un concert harmonieux : ce qui marque bien que chacun se persuade que les choses sont telles qu'il se les figure, ou que le monde est purement imaginaire. Il n'est donc point étonnant qu'il se trouve à peine deux hommes d'une même opinion & qu'il y en ait même qui fassent gloire de douter de tout : car quoique les hommes aient un même corps, & qu'ils se ressemblent tous à beaucoup d'égards, ils diffèrent néanmoins à beaucoup d'autres ; de là vient que ce qui semble bon à l'un devient mauvais pour l'autre, que ce qui plaît à celui-ci déplaît à celui-là. D'où il est aisé de conclure que les sentimens ne diffèrent qu'en raison de l'organisation & de la diversité des coexistances, que le raisonnement y a peu de part, & qu'enfin les notions des choses du monde ne sont qu'un pur effet de la seule imagination.

§. 9.

Il est donc évident que toutes les raisons dont le commun des hommes a coutume de se servir, lorsqu'il se mêle d'expliquer la nature, ne sont que des façons d'imaginer qui ne prouvent rien moins que ce qu'il prétend ; l'on donne à ces idées

dés noms comme si elles existoient ailleurs que dans un cerveau prévenu ; on devoit les appeler, non des êtres, mais de pures chimeres. A l'égard des argumens fondés sur ces notions, il n'est rien de plus aisé que de les réfuter, par exemple.

S'il étoit vrai, nous dit-on, que l'univers fût un écoulement & une fuite nécessaire de la nature divine, d'où viendroient les imperfections & les défauts qu'on y remarque ? Cette objection se réfute sans aucune peine. On ne sauroit juger de la perfection & de l'imperfection d'un être qu'autant qu'on en connoît l'essence & la nature ; & c'est s'abuser étrangement que de croire qu'une chose est plus ou moins parfaite suivant qu'elle plaît ou déplaît, & qu'elle est utile ou nuisible à la nature humaine. Pour fermer la bouche à ceux qui demandent pourquoi Dieu n'a point créé tous les hommes bons & heureux, il suffit de dire que tout est nécessairement ce qu'il est, & que dans la nature il n'y a rien d'imparfait puisque tout découle de la nécessité des choses.

§. 10.

Cela posé, si l'on demande ce que c'est que *Dieu*, je réponds que ce mot nous

représente l'être universel dans lequel, pour parler comme Saint Paul, *nous avons la vie, le mouvement & l'être*. Cette notion n'a rien qui soit indigne de Dieu; car si tout est en Dieu, tout découle nécessairement de son essence, & il faut absolument qu'il soit tel que ce qu'il contient, puisqu'il est incompréhensible que des êtres tous matériels soient maintenus & contenus dans un être qui ne le soit point. Cette opinion n'est point nouvelle; Tertullien, l'un des plus savans hommes que les Chrétiens aient eu, a prononcé contre Apelles que ce qui n'est pas corps n'est rien, & contre Praxéas que toute substance est un (*) corps. Cette doctrine cependant n'a pas été condamnée dans les quatre premiers Conciles Oecuméniques ou généraux. (**)

(*) *Quis autem negabit Deum esse corpus, et Deus Spiritus? Spiritus etiam corporis sui generis, in sua effigie.* TERTUL. adv. Prax. Cap. 7.

(**) Ces 4. premiers Conciles sont 1°. celui de Nicée en 325. sous Constantin & le Pape Sylvestre. 2°. celui de Constantinople en 381. sous Gracien, Valentinien & Théodose, & le Pape Damasce I. 3°. celui d'Ephèse en 431. sous Théodose le jeune & Valentinien, & le Pape Célestin. 4°. celui de Chalcédoine en 451. sous Valentinien & Martien, & le Pape Léon I.

Ces idées sont claires, simples & les seules mêmes qu'un bon esprit puisse se former de Dieu. Cependant il y a peu de gens qui se contentent d'une telle simplicité. Le Peuple grossier & accoutumé aux flatteries des sens demande un Dieu qui ressemble aux Rois de la terre. Cette pompe, ce grand éclat qui les environne l'éblouit de telle sorte, que lui ôter l'idée d'un Dieu à-peu-près semblable à ces Rois, c'est lui ôter l'espérance d'aller après la mort grossir le nombre des courtisans célestes pour jouir avec eux des mêmes plaisirs qu'on goûte à la Cour des Rois; c'est priver l'homme de la seule consolation qui l'empêche de se désespérer dans les misères de la vie. On dit qu'il faut un Dieu juste & vengeur qui punisse & récompense: on veut un Dieu susceptible de toutes les passions humaines: on lui donne des pieds, des mains, des yeux & des oreilles, & cependant on ne veut point qu'un Dieu constitué de la sorte ait rien de matériel. On dit que l'homme est son chef-d'œuvre & même son image, mais on ne veut pas que la copie soit semblable à l'original. Enfin le Dieu du peuple d'aujourd'hui est sujet

à bien plus de formes que le Jupiter des Payens. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que plus ces notions se contredisent & choquent le bon sens, plus le vulgaire les révere, parcequ'il croit opiniâtrément ce que les Prophètes en ont dit, quoique ces visionnaires ne fussent parmi les Hébreux que ce qu'étoient les augures & les devins chez les Payens. On consulte la Bible comme si Dieu & la nature s'y expliquoient d'une façon particuliere; quoique ce livre ne soit qu'un tissu de fragmens coufus ensemble en divers tems, ramassés par diverses personnes, & publiés de l'aveu des Rabins qui ont décidé suivant leur fantaisie de ce qui devoit être approuvé ou rejeté selon qu'ils l'ont trouvé conforme ou opposé à la loi de Moÿse. (*)

Telle est la malice & la stupidité des hommes. Ils passent leur vie à chicaner & persiflent à respecter un livre où il n'y a gueres plus d'ordre que dans l'Alco-

(*) Le Talmud porte que les Rabins délibérèrent s'ils ôteroient le Livre des Proverbes & celui de l'Ecclesiaste du nombre des Canoniques; ils les laisserent parce qu'il y est parlé avec élogé de Moÿse & de sa Loi. Les Prophéties d'Ezéchiel auroient été retranchées du Catalogue sacré si un certain Chanoine n'avoit entrepris de les consilier avec la même Loi.

ran de Mahomet, un livre, dis-je, que personne n'entend, tant il est obscur & mal conçu; un livre qui ne sert qu'à fomenter les divisions. Les Juifs & les Chrétiens aiment mieux consulter ce grimoire que d'écouter la Loi naturelle que Dieu, c'est-à-dire la Nature, entant qu'elle est le principe de toutes choses, & écrit dans le cœur des hommes. Toutes les autres loix ne sont que des fictions humaines, & de pures illusions mises au jour, non par les Démons ou mauvais Esprits qui n'existerent jamais qu'en idée, mais par la politique des Princes & des Prêtres. Les premiers ont voulu par là donner plus de poids à leur autorité, & ceux-ci ont voulu s'enrichir par le débit d'une infinité de chimères qu'ils vendent cher aux ignorans.

Toutes les autres loix qui ont succédé à celle de Moyse, j'entends les loix des Chrétiens, ne sont appuyées que sur cette Bible dont l'original ne se trouve point, qui contient des choses surnaturelles & impossibles, qui parle de récompenses & de peines pour les actions bonnes ou mauvaises, mais qui ne sont que pour l'autre vie, de peur que la fourberie ne soit découverte, nul n'en étant jamais revenu. Ainsi le peuple toujours flote

tant entre l'espérance & la crainte est retenu dans son devoir par l'opinion qu'il a que Dieu n'a fait les hommes que pour les rendre éternellement heureux ou malheureux. C'est-là ce qui a donné lieu à une infinité de Religions.

C H A P I T R E III.

Ce que signifie ce mot RELIGION: comment & pourquoi il s'en est introduit un si grand nombre dans le monde.

§. I.

Avant que le mot *Religion* se fût introduit dans le monde, on n'étoit obligé qu'à suivre la loi naturelle, c'est-à-dire, à se conformer à la droite raison. Ce seul instinct étoit le lien auquel les hommes étoient attachés; & ce lien, tout simple qu'il est, les unissoit de telle sorte que les divisions étoient rares. Mais dès que la crainte eut fait soupçonner qu'il y a des Dieux & des Puissances invisibles, ils éleverent des autels à ces êtres imaginaires, & secouant le joug de la nature & de la raison, ils se lierent par de vaines

cérémonies & par un culte superstitieux aux vains phantômes de l'imagination. C'est de là que dérive le mot de *Religion* qui fait tant de bruit dans le monde. Les hommes ayant admis des Puissances invisibles qui avoient tout pouvoir sur eux, ils les adorerent pour les fléchir, & de plus ils s'imaginèrent que la nature étoit un être subordonné à ces Puissances. Dès lors ils se la figurèrent comme une masse morte ou comme un esclave qui n'agissoit que suivant l'ordre de ces Puissances. Dès que cette fausse idée eut frappé leur esprit, ils n'eurent plus que du mépris pour la nature & du respect que pour ces êtres prétendus qu'ils nommerent leurs Dieux. De là est venue l'ignorance où tant de peuples sont plongés, ignorance d'où les vrais savans les pourroient retirer, quelque profond qu'en soit l'abîme, si leur zèle n'étoit traversé par ceux qui menent ces aveugles, & qui ne vivent qu'à la faveur de leurs impostures.

Mais quoiqu'il y ait bien peu d'apparence de réussir dans cette entreprise, il ne faut pas abandonner le parti de la vérité; quand ce ne seroit qu'en considération de ceux qui se garantissent des symptômes de ce mal, il faut qu'une ame généreuse dise les choses comme elles

font. La vérité , de quelque nature qu'elle soit , ne peut jamais nuire , au lieu que l'erreur , quelque innocente & quelque utile même qu'elle paroisse , doit nécessairement avoir à la longue des effets très-funestes.

§. 2.

La crainte qui a fait les Dieux a fait aussi la Religion , & depuis que les hommes se sont mis en tête qu'il y avoit des Agens invisibles qui étoient cause de leur bonne ou mauvaise fortune , ils ont renoncé au bon sens & à la raison , & ils ont pris leurs chimères pour autant de Divinités qui avoient soin de leur conduite. Après donc s'être forgé des Dieux ils voulurent savoir quelle étoit leur nature , & s'imaginant qu'ils devoient être de la même substance que l'ame , qu'ils croyoient ressembler aux phantômes qui paroissent dans le miroir ou pendant le sommeil , ils crurent que leurs Dieux étoient des substances réelles , mais si ténues & si subtiles que pour les distinguer des Corps ils les appellerent *Esprits* , bien que ces Corps & ces Esprits ne soient en effet qu'une même chose , & ne diffèrent que du plus au moins , puisqu'être *Esprit* ou *incorporel* , est une chose incompré-

hensible. La raison est que tout Esprit a une figure qui lui est (*) propre, & qu'il est renfermé dans quelque lieu, c'est-à-dire, qu'il a des bornes, & que par conséquent c'est un corps quelque subtil qu'on le suppose. (**)

§. 3.

Les Ignorans, c'est-à-dire la plupart des hommes, ayant fixé de cette sorte la nature de la substance de leurs Dieux, tâcherent aussi de pénétrer par quels moyens ces Agens invisibles produisoient leurs effets; mais n'en pouvant venir à bout, à cause de leur ignorance, ils en crurent leurs conjectures, jugeant aveuglément de l'avenir par le passé: comme si l'on pouvoit raisonnablement conclure de ce qu'une chose est arrivée autrefois de telle & telle manière, qu'elle arrivera, ou qu'elle doit arriver constamment de la même manière; surtout lorsque les circonstances & toutes les causes qui influent nécessairement sur les événemens & les actions humaines, & qui en déterminent la nature & l'actualité, sont diverses. Ils envisagerent donc le passé & en augure-

(*) Voyez le passage de Tertullien cité pag. 24.

(**) Voyez Hobbes *Leviathan de homine* Cap. 12. pag. 56. 57. 58.

rent bien ou mal pour l'avenir , suivant que la même entreprise avoit autrefois bien ou mal réussi. C'est ainsi que Phormion ayant défait les Lacédémoniens dans la bataille de Naupacte , les Athéniens après sa mort élurent un autre Général du même nom. Annibal ayant succombé sous les armes de Scipion l'Africain , à cause de ce bon succès les Romains envoyèrent dans la même Province un autre Scipion contre César , ce qui ne réussit ni aux Athéniens ni aux Romains : Ainsi plusieurs nations après deux ou trois expériences ont attaché aux lieux , aux objets & aux noms leurs bonnes ou leurs mauvaises fortunes ; d'autres se sont servi de certains mots qu'ils appellent des enchantemens , & les ont cru si efficaces qu'ils s'imaginoient par leur moyen faire parler les arbres , faire un homme ou un Dieu d'un morceau de pain , & métamorphoser tout ce qui paroissoit devant eux (*).

§. 4.

L'Empire des Puissances invisibles étant établi de la sorte , les hommes ne les révèrent d'abord que comme leurs Sou-

(*) Hobbes *Leviathan de homine* Cap. 12. pag. 56. 57.

verains, c'est-à-dire, par des marques de soumission & de respect, tels que sont les présens, les prières &c. Je dis *d'abord*, car la nature n'apprend point à user de Sacrifices sanglans en cette rencontre : ils n'ont été institués que pour la subsistance des Sacrificateurs & des Ministres, destinés au service de ces Dieux imaginaires.

§. 5.

Ce germe de Religion (je veux dire l'espérance & la crainte) fécondé par les passions & opinions diverses des hommes, a produit ce grand nombre de croyances bizarres qui sont les causes de tant de maux & de tant de révolutions qui arrivent dans les Etats.

Les honneurs & les grands revenus qu'on a attachés au Sacerdoce, ou aux Ministres des Dieux, ont flatté l'ambition & l'avarice de ces hommes rusés qui ont sçu profiter de la stupidité des Peuples; ceux-ci ont si bien donné dans leurs pièges qu'ils se sont fait insensiblement une habitude d'encenser le mensonge & de haïr la vérité.

§. 6.

Le mensonge étant établi, & les am-

bitieux épris de la douceur d'être élevés au-dessus de leurs semblables, ceux-ci tâcherent de se mettre en réputation en feignant d'être les amis des Dieux invisibles que le vulgaire redoutoit. Pour y mieux réussir chacun les peignit à sa mode & prit la licence de les multiplier au point qu'on en trouvoit à chaque pas.

§. 7.

La matiere informe du monde fut appelée le Dieu *Cabos*. On fit de même un Dieu du *Ciel*, de la *Terre*, de la *Mer*, du *Feu*, des *Vents* & des *Planettes*. On fit le même honneur aux hommes & aux femmes; les oiseaux, les reptiles, le crocodile, le veau, le chien, l'agneau, le serpent & le pourceau, en un mot toutes fortes d'animaux & de plantes furent adorés. Chaque fleuve, chaque fontaine porta le nom d'un Dieu, chaque maison eut le sien, chaque homme eut son génie. Enfin tout étoit plein, tant dessus que dessous la terre, de Dieux, d'Esprits, d'Ombres & de Démons. Ce n'étoit pas encore assez de feindre des Divinités dans tous les lieux imaginables; on eût cru offenser le *tems*, le *jour*, la *nuit*, la *concorde*, l'*amour*, la *paix*, la *victoire*, la *contention*, la *rouille*, l'*honneur*, la *vertu*,

la fièvre & la santé, on eût, dis-je, crû faire outrage à de telles Divinités qu'on pensoit toujours prêtes à fondre sur la tête des hommes, si on ne leur eût élevé des temples & des autels. Ensuite on s'avisa d'adorer son génie, que quelques-uns invoquerent sous le nom de *Muses*; d'autres sous le nom de *Fortune* adorerent leur propre ignorance. Ceux-ci sanctifierent leurs débauches sous le nom de *Cupidon*, leur colere sous celui de *Furies*, leurs parties naturelles sous le nom de *Priape*; en un mot il n'y eut rien à quoi ils ne donnassent le nom d'un Dieu ou d'un Démon (*).

§. 8.

Les fondateurs des Religions sentant bien que la base de leurs impostures étoit l'ignorance des Peuples, s'aviserent de les y entretenir par l'adoration des images dans lesquelles ils feignirent que les Dieux habitoient; cela fit tomber sur leurs Prêtres une pluie d'or & des Bénéfices que l'on regarda comme des choses saintes parce qu'elles furent destinées à l'usage des ministres sacrés, & personne n'eut

(*) Hobbes ubi supra *de homine* Cap. 12. pag. 58.

la témérité ni l'audace d'y prétendre, ni même d'y toucher. Pour mieux tromper le Peuple, les Prêtres se supposèrent des Prophètes, des Devins, des Inspirés capables de pénétrer dans l'avenir, ils se vanterent d'avoir commerce avec les Dieux; & comme il est naturel de vouloir savoir sa destinée, ces imposteurs n'eurent garde d'omettre une circonstance si avantageuse à leur dessein. Les uns s'établirent à Délos, les autres à Delphes & ailleurs, où, par des oracles ambigus, ils répondirent aux demandes qu'on leur faisoit : les femmes même s'en méloient ; les Romains avoient recours dans les grandes calamités aux Livres des Sybilles. Les fous passoient pour des inspirés. Ceux qui feignoient d'avoir un commerce familier avec les morts étoient nommés Nécromanciens ; d'autres prétendoient connoître l'avenir par le vol des oiseaux ou par les entrailles des bêtes. Enfin les yeux, les mains, le visage, un objet extraordinaire, tout leur sembloit d'un bon ou mauvais augure ; tant il est vrai que l'ignorance reçoit telle impression qu'on veut, quand on a trouvé le secret de s'en prévaloir. (*)

(*) Hobbes ubi supra *de homine* Cap. 12. pag. 58. & 59.

Les ambitieux qui ont toujours été de grands maîtres dans l'art de tromper, ont suivi cette route lorsqu'ils donnerent des loix ; & pour obliger le peuple de se soumettre volontairement , ils lui ont persuadé qu'ils les avoient reçues d'un Dieu ou d'une Déesse.

Quoi qu'il en soit de cette multitude de Divinités, ceux chez qui elles ont été adorées, & qu'on nomme *Payens*, n'avoient point de système général de Religion. Chaque République, chaque Etat, chaque Ville & chaque particulier avoit ses rites propres & pensoit de la Divinité à sa fantaisie. Mais il s'est élevé par la suite des législateurs plus fourbes que les premiers, qui ont employé des moyens plus étudiés & plus surs en donnant des loix, des cultes, des cérémonies propres à nourrir le fanatisme qu'ils vouloient établir.

Parmi un grand nombre, l'Asie en a vû naître trois qui se sont distingués, tant par les loix & les cultes qu'ils ont institués, que par l'idée qu'ils ont donnée de la Divinité, & par la maniere dont ils s'y sont pris pour faire recevoir cette idée & rendre leurs loix sacrées. Moysé fut

le plus ancien. Jésus-Christ venu depuis, travailla sur son plan & en conservant le fond de ses loix, il abolit le reste. Mahomet qui a paru le dernier sur la scène, a pris dans l'une & dans l'autre Religion de quoi composer la sienne, & s'est ensuite déclaré l'ennemi de toutes les deux. Voyons les caractères de ces trois législateurs, examinons leur conduite, afin qu'on juge après cela lesquels sont les mieux fondés, ou ceux qui les révérent comme des hommes divins, ou ceux qui les traitent de fourbes & d'imposteurs.

§. 10.

De Moïse.

Le célèbre Moïse petit-fils d'un grand Magicien (*) au rapport de Justin Martyr, eut tout les avantages propres à le rendre ce qu'il devint par la suite. Chacun sait que les Hébreux dont il se fit le chef, étoient une nation de Pasteurs, que le Roi Pharaon Ofiris I. reçut en son

(*) Il ne faut pas entendre ce mot selon l'opinion vulgaire; car qui dit *Magicien* chez des gens raisonnables entend un homme adroit, un habile Charlatan, un subtil joueur de gibecière dont tout l'art consiste dans la subtilité & l'adresse; & non en aucun pacte avec le Diable, comme le croit le vulgaire.

pays en considération des services qu'il avoit reçus de l'un d'eux dans le tems d'une grande famine: il leur donna quelques terres à l'Orient de l'Egypte dans une contrée fertile en pâturages & par conséquent propre à nourrir leurs troupeaux; pendant près de deux cens ans ils se multiplierent considérablement, soit, par ce qu'y étant considérés comme étrangers, on ne les obligeât point de servir dans les armées, soit qu'à cause des privileges qu'Osiris leur avoit accordés, plusieurs naturels du pays se joignissent à eux, soit enfin que quelques bandes d'Arabes fussent venues se joindre à eux en qualité de leurs freres; car ils étoient d'une même race. Quoi qu'il en soit, ils multiplierent si étonnamment que ne pouvant plus tenir dans la contrée de Gessen, ils se répandirent dans toute l'Egypte, & donnerent à Pharaon une juste raison de craindre qu'ils ne fussent capables de quelques entreprises dangereuses au cas que l'Egypte fût attaquée, (comme cela arrivoit alors assez souvent) par les Ethiopiens ses ennemis assidus: ainsi une raison d'Etat obligea ce Prince à leur ôter leurs privileges, & à chercher les moyens de les affoiblir & de les asservir.

Pharaon Orus , surnommé Busris à cause de sa cruauté , lequel succéda à Memnon , suivit son plan à l'égard des Hébreux , & voulant éterniser sa mémoire par l'érection des Pyramides , & en bâtissant la ville de Thèbes , il condamna les Hébreux à travailler les briques , à la formation desquelles les terres de leur Pays étoient très-propres. C'est pendant cette servitude que naquit le célèbre Moïse , la même année que le Roi ordonna qu'on jettât dans le Nil tous les enfans mâles des Hébreux , voyant qu'il n'y avoit pas de plus sûr moyen de faire périr cette Peuplade d'étrangers. Ainsi Moïse fut exposé à périr par les eaux dans un panier enduit de bitume que sa mere plaça dans des joncs sur les bords du fleuve. Le hazard voulut que Thermutis , fille de Pharaon Orus , vint se promener de ce côté-là , & qu'ayant ouï les cris de cet enfant , la compassion si naturelle à son sexe lui inspirât le desir de le sauver. Orus étant mort , Thermutis lui succéda , & Moïse lui ayant été présenté , elle lui fit donner une éducation telle qu'on pouvoit la donner à un fils de la Reine d'une nation alors la plus savante & la plus polie de l'univers. En un mot en disant *qu'il fut élevé dans toutes les scien-*

ces des Egyptiens, c'est tout dire, & c'est nous présenter Moÿse comme le plus grand Politique, le plus savant Naturaliste, & le plus fameux Magicien de son tems : outre qu'il est fort apparent qu'il fut admis dans l'ordre des Prêtres. qui étoient en Egypte ce que les Druides étoient dans les Gaules. Ceux qui ne savent pas quel étoit alors le gouvernement de l'Egypte ne seront peut-être par fâchés d'apprendre que ses fameuses Dynasties ayant pris fin, & tout le pays dépendant d'un seul Souverain, elle étoit divisée alors en plusieurs Contrées qui n'avoient pas une trop grande étendue. On nommoit Monarques les gouverneurs de ces contrées, & ces gouverneurs étoient ordinairement du puissant ordre des Prêtres qui possédoient près d'un tiers de l'Egypte. Le Roi nommoit à ces Monarchies : & si l'on en croit les auteurs qui ont écrit de Moÿse, en comparant ce qu'ils en ont dit avec ce que Moÿse en a lui-même écrit, on conclura qu'il étoit Monarque de la contrée de Gossen, & qu'il devoit son élévation à Thermutis, à qui il devoit aussi la vie. Voilà quel fut Moÿse en Egypte, où il eut tout le temps & les moyens d'étudier les mœurs des Egyptiens & de ceux de sa nation,

leurs passions dominantes, leurs inclinations ; connoissances dont il se servit dans la fuite pour exciter la révolution dont il fut le moteur.

Thermutis étant morte, son successeur renouvela la persécution contre les Hébreux ; & Moysé déchu de la faveur où il avoit été, eut peur de ne pouvoir justifier quelques homicides qu'il avoit commis ; ainsi il prit le parti de fuir : il se retira dans l'Arabie-Pétrée qui confine à l'Égypte ; le hazard l'ayant conduit chez un chef de quelque Tribu du Pays, les services qu'il rendit & les talens que son Maître crut remarquer en lui, lui méritèrent ses bonnes grâces & une de ses filles en mariage. Il est à propos de remarquer ici que Moysé étoit si mauvais Juif, & qu'il connoissoit alors si peu le redoutable Dieu qu'il imagina dans la fuite, qu'il épousa une idolâtre, & qu'il ne pensa pas seulement à circoncire ses enfans.

C'est dans les déserts de cette Arabie qu'en gardant les troupeaux de son beau-père & de son beau-frère, il conçut le dessein de se venger de l'injustice que le Roi d'Égypte lui avoit faite, en portant le trouble & la sédition dans le cœur de ses États. Il se flattoit de pouvoir aisé-

ment réussir, tant à cause de ses talens ; que par les dispositions où il faisoit trouver ceux de sa nation, déjà irrités contre le gouvernement par les mauvais traitemens qu'on leur faisoit éprouver.

Il paroît par l'histoire qu'il a laissée de cette révolution, ou du moins que nous a laissée l'auteur des Livres qu'on attribue à Moïse, que Jethro son beau-pere étoit du complot, aussi bien que son frere Aaron & sa sœur Marie, qui étoit restée en Egypte & avec qui il avoit sans doute entretenu correspondance.

Quoi qu'il en soit, on voit par l'exécution qu'il avoit formé un vaste plan en bon politique, & qu'il sçut mettre en œuvre contre l'Egypte toute la science qu'il y avoit apprise, je veux dire sa prétendue Magie : en quoi il étoit plus subtil & plus habile que tous ceux qui faisoient métier des mêmes tours d'adresse à la Cour de Pharaon.

C'est par ces prétendus prodiges qu'il gagna la confiance de ceux de sa nation qu'il fit soulever, & auxquels se joignirent les mutins & mécontents Egyptiens, Ethiopiens & Arabes. Enfin vantant la puissance de sa Divinité, les fréquens entretiens qu'il avoit avec elle, & la faisant intervenir dans toutes les mesures

qu'il prenoit avec les chefs de la révolte, il les persuada si bien qu'ils le suivirent au nombre de six cens mille hommes combattans, sans les femmes & les enfans, à travers les déserts de l'Arabie dont il connoissoit tous les détours. Après six jours de marche, dans une pénible retraite, il prescrivit à ceux qui le suivoient de consacrer le septieme à son Dieu par un repos public, afin de leur faire croire que Dieu le favorisoit, qu'il approuvoit sa domination; & afin que personne n'eût l'audace de le contredire.

Il n'y eut jamais de Peuple plus ignorant que les Hébreux, ni par conséquent plus crédule. Pour être convaincu de cette ignorance profonde, il ne faut que se souvenir dans quel état ce Peuple étoit en Egypte, lorsque Moyse le fit révolter; il étoit haï des Egyptiens à cause de sa profession de Pâtres, persécuté par le Souverain, & employé aux travaux les plus vils. Au milieu d'une telle Populace il ne fut pas bien difficile à Moyse de faire valoir ses talens. Il leur fit accroire que son Dieu (qu'il nomma quelquefois simplement un *Ange*) le Dieu de leurs Pères lui étoit apparu; que c'étoit par son ordre qu'il prenoit soin de les conduire; qu'il l'avoit choisi pour les gouverner, &

qu'ils seroient le Peuple favori de ce Dieu, pourvu qu'ils crussent ce qu'il leur diroit de sa part. L'usage adroit de ses prestiges & de la connoissance qu'il avoit de la nature, fortifia ces exhortations : & il confirmoit ce qu'il leur avoit dit par ce qu'on appelle des prodiges, qui sont capables de faire toujours beaucoup d'impression sur la Populace imbécile.

On peut remarquer surtout qu'il crut avoir trouvé un moyen sûr de tenir les Hébreux soumis à ses ordres en leur persuadant que Dieu étoit lui-même leur conducteur, de nuit sous la figure d'une colonne de feu, & de jour sous la forme d'une Nuée. Mais aussi on peut prouver que ce fut-là la fourberie la plus grossière de cet imposteur. Il avoit appris pendant le séjour qu'il avoit fait en Arabie que comme le Pays étoit vaste & inhabité, c'étoit la coutume de ceux qui voyageoient par troupes de prendre des guides qui les conduisoient la nuit par le moyen d'un brasier dont ils suivoient la flamme, & de jour par la fumée du même brasier, que tous les membres de la Caravane pouvoient découvrir, & par conséquent ne se point égarer. Cette coutume étoit encore en usage chez les Medes & les Assyriens ; Moïse s'en ser-

vit & la fit passer pour un miracle , & pour une marque de la protection de son Dieu. Qu'on ne m'en croye pas quand je dis que c'est un fourbe : qu'on en croye Moysé lui-même qui au 10^e. Chapitre des Nombres v. 19. jusqu'au 33^e. prie son beau-frère Hobad de venir avec les Israélites afin qu'il leur montrât le chemin parce qu'il connoissoit le Pays. Ceci est démonstratif , car si c'étoit Dieu qui marchoit devant Israël nuit & jour en nuée ou en colonne de feu , pouvoient-ils avoir un meilleur guide ? Cependant voilà Moysé qui exhorte son beau-frère par les motifs les plus pressans à lui servir de guide ; donc la Nuée & la colonne de feu n'étoit Dieu que pour le Peuple , & non pas pour Moysé.

Les pauvres malheureux ravis de se voir adoptés par le Maître des Dieux au sortir d'une cruelle servitude , applaudirent à Moysé & jurèrent de lui obéir aveuglément. Son autorité étant confirmée , il voulut la rendre perpétuelle , & sous le prétexte spécieux d'établir le culte de ce Dieu , dont il se disoit le Lieutenant , il fit d'abord son frere & ses enfans chefs du Palais Royal , c'est-à-dire , du lieu où il trouvoit à propos de faire rendre les oracles ; ce lieu étoit hors de

la vue & de la présence du Peuple. Ensuite il fit ce qui s'est toujours pratiqué dans les nouveaux établissemens, faveur, des prodiges, des miracles dont les simples étoient éblouis, quelques-uns étourdis, mais qui faisoient pitié à ceux qui étoient pénétrés & qui lisoient au travers de ces impostures.

Quelque rusé que fût Moÿse, il eût eu bien de la peine à se faire obéir, s'il n'avoit eu la force en main. La fourbe sans les armes réussit rarement.

Malgré le grand nombre de dupes qui se soumettoient aveuglément aux volontés de cet habile législateur, il se trouva des personnes assez hardies pour lui reprocher sa mauvaise foi en lui disant que sous de fausses apparences de justice & d'égalité, il s'étoit emparé de tout, que l'autorité souveraine étant attachée à sa famille, nul n'avoit plus droit d'y prétendre, & qu'il étoit enfin moins le Père que le Tyran du peuple. Mais dans ces occasions Moÿse en profond politique perdoit ces Esprits-forts & n'épargnoit aucun de ceux qui blâmoient son gouvernement.

C'est avec de pareilles précautions & en colorant toujours de la vengeance divine ses supplices, qu'il regna en Despo-

te absolu ; & pour finir de la maniere qu'il avoit commencé , c'est-à-dire , en fourbe & en imposteur , il se précipita dans un abîme qu'il avoit fait creuser au milieu d'une solitude où il se retiroit de tems en tems sous prétexte d'aller conférer secrettement avec Dieu , afin de se concilier par là le respect & la soumission de ses sujets. Au reste il se jetta dans ce précipice préparé de longue main afin que son corps ne se trouvât point & qu'on crût que Dieu l'avoit enlevé pour le rendre semblable à lui : il n'ignoroit pas que la mémoire des Patriarches qui l'avoient précédé , étoit en grande vénération , quoiqu'on eût trouvé leurs sépulchres , mais cela ne suffisoit pas pour contenter une ambition comme la sienne : il falloit qu'on le révérât comme un Dieu sur qui la mort n'a point de prise. C'est à quoi tendoit , sans doute , ce qu'il dit au commencement de son regne : *qu'il étoit établi de Dieu pour être le Dieu de Pharaon.* Elie , à son exemple , Romulus , Zalmoxis , & tous ceux qui ont eu la sotte vanité d'éterniser leurs noms , ont caché le tems de leur mort pour qu'on les crût immortels.

Mais pour revenir aux législateurs, il n'y en a point eu qui n'ayent fait émaner leurs loix (*) de quelques Divinités & qui n'ayent tâché de persuader qu'ils étoient eux-mêmes quelque chose de plus que de simples mortels. Numa Pompilius ayant goûté les douceurs de la solitude eut peine à la quitter, quoique ce fût pour remplir le trône de Romulus, mais s'y voyant forcé par les acclamations publiques, il profita de la dévotion des Romains, & leur insinua qu'il conversoit avec les Dieux, qu'ainsi s'ils le vouloient absolument pour leur Roi, ils devoient se résoudre à lui obéir aveuglément, & observer religieusement les loix & les instructions divines qui lui avoient été dictées par la Nymphé Egérie.

Alexandre le Grand n'eut pas moins de vanité; non content de se voir le maître du monde, il voulut qu'on le crût fils de Jupiter. Persée prétendoit aussi tenir sa naissance du même Dieu & de la Vierge Danaé. Platon regardoit Apollon comme son Pere qui l'avoit eu d'une Vierge. Il y eut encore d'autres per-

* Voyez Hobbes, *Leviathan: de homine* cap. 12. pag. 59. & 60.

sonnages qui eurent la même folie : sans doute que tous ces grands hommes croyoient ces rêveries fondées sur l'opinion des Egyptiens qui soutenoient que l'esprit de Dieu pouvoit avoir commerce avec une femme. & la rendre féconde.

§. 12.

De Jésus - Christ.

Jésus-Christ qui n'ignoroit ni les maximes ni la science des Egyptiens, donna cours à cette opinion, il la crut propre à son dessein. Considérant combien Moïse s'étoit rendu célèbre, quoiqu'il n'eût commandé qu'un Peuple d'ignorans, il entreprit de bâtir sur ce fondement, & se fit suivre par quelques imbéciles auxquels il persuada que le St. Esprit étoit son Pere, & sa Mere une Vierge : ces bonnes gens, accoutumés à se payer de songes & de rêveries, adopterent ses notions & crurent tout ce qu'il voulut, d'autant plus qu'une pareille naissance n'étoit pas véritablement quelque chose de trop merveilleux pour eux (*).

(*) *Qu'un beau Pigeon à tire d'aile
Viensse ombre une Pucelle,
Rien n'est surprenant en cela;
L'on en vit autant en Lydie:
Et le beau Cigne de Leda
Vaut bien le Pigeon de Marie.*

Etre donc né d'une Vierge par l'opération du Saint-Esprit, n'est pas plus extraordinaire ni plus miraculeux que ce que content les Tartares de leur Gengiskan dont une Vierge fut aussi la mere; les Chinois disent que le Dieu Foé devoit le jour à une Vierge rendue féconde par les rayons du soleil.

Ce prodige arriva dans un tems où les Juifs lassés de leur Dieu, comme ils l'avoient été de leur Juges (*), en vouloient avoir un visible comme les autres nations. Comme le nombre des fots est infini, Jésus-Christ trouva des Sujets par-tout; mais comme son extrême pauvreté étoit un obstacle invincible (**), à son élévation, les Pharisiens, tantôt ses admirateurs, tantôt jaloux de son audace, le déprimoit ou l'élevoient selon l'humeur inconstante de la Populace. Le bruit courut de sa Divinité; mais dénué de forces comme il étoit, il étoit impossible que son dessein réussît: quelques malades qu'il guérit, quelques prétendus

(*) 4^e. Livre de Samuel Chap. 8. Les Israélites mécontents des enfans de Samuel demandent un Roi.

(**) Jésus-Christ étoit de la secte des Phariséens, c'est-à-dire, des misérables, & ceux-là étoient tous opposés aux Saducéens qui formoient la secte des riches &c. Voyez le Talmud.

morts qu'il ressuscita, lui donnerent de la vogue : mais n'ayant ni argent ni armée, il ne pouvoit manquer de périr : s'il eût eu ces deux moyens, il n'eût pas moins réussi que Moyse & Mahomet, ou que tous ceux qui ont eu l'ambition de s'élever au-dessus des autres. S'il a été plus malheureux, il n'a pas été moins adroit, & quelques endroits de son histoire prouvent que le plus grand défaut de sa politique a été de n'avoir pas assez pourvu à sa sûreté. Du reste, je ne trouve pas qu'il ait plus mal pris ses mesures que les deux autres ; sa loi est au-moins devenue la règle de la croyance des Peuples qui se flattent d'être les plus sages du monde.

§. 13.

De la Politique de Jésus-Christ.

Est-il rien par exemple de plus subtil que la réponse de Jésus au sujet de la femme surprise en adultère ? Les Juifs lui ayant demandé s'ils lapideroient cette femme, au lieu de répondre positivement à la question, ce qui l'auroit fait tomber dans le piège que ses ennemis lui tendoient ; la négative étant directement contre la loi, & l'affirmative le convaincant de rigueur & de cruauté, ce qui lui

lui eût aliéné les esprits : au lieu, dis-je, de répartir comme eût fait un homme ordinaire, *que celui, dit-il, d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre.* Réponse adroite & qui montre bien la présence de son esprit. Qu'une autre fois interrogé s'il étoit permis de payer le tribut à César, & voyant l'image du Prince sur la pièce qu'on lui montrait, il éluda la difficulté en répondant *qu'on eût à rendre à César ce qui appartenoit à César.* La difficulté consistoit en ce qu'il se rendoit criminel de Lèze-Majesté, s'il nioit que cela fût permis, & qu'en disant qu'il le falloit payer il renversoit la loi de Moïse ; ce qu'il protesta ne vouloir jamais faire, lorsqu'il se crut, sans doute, trop foible pour le faire impunément ; car, quand il se fut rendu plus célèbre, il la renversa presque totalement : il fit comme ces Princes qui promettent toujours de confirmer les privilèges de leurs Sujets, pendant que leur puissance n'est pas encore bien établie, mais qui dans la suite ne s'embarassent point de tenir leurs promesses.

Quand les Pharisiens lui demanderent de quelle autorité il se méloit de prêcher & d'enseigner le peuple, Jésus-Christ pénétrant leur dessein qui ne tendoit qu'à

le convaincre de mensonge, soit qu'il répondît que c'étoit par une autorité humaine, parce qu'il n'étoit point du Corps Sacerdotal qui seul étoit chargé de l'instruction du peuple ; soit qu'il se vantât de prêcher par l'ordre exprès de Dieu, sa doctrine étant opposée à la Loi de Moyse ; il se tira d'affaire en les embarrassant eux-mêmes & en leur demandant au nom de qui Jean avoit baptisé ?

Les Pharisiens qui s'opposoient par politique au Baptême de Jean, se fussent condamnés eux-mêmes en avouant que c'étoit au nom de Dieu : s'ils ne l'avoient pas ils s'exposoient à la rage de la populace qui croyoit le contraire. Pour sortir de ce mauvais pas ils répondirent qu'ils n'en savoient rien ; à quoi Jésus-Christ répondit qu'il n'étoit pas obligé de leur dire pourquoi & au nom de qui il prêchoit.

§. 14.

Telles étoient les défaites du destructeur de l'ancienne Loi, & du pere de la nouvelle Religion qui fut bâtie sur les ruines de l'ancienne, où un esprit déintéressé ne voit rien de plus divin que dans les Religions qui l'ont précédé. Son fondateur, qui n'étoit pas tout-à-

fait ignorant , voyant l'extrême corruption de la République des Juifs , la jugea proche de sa fin , & crut qu'un autre devoit renaître de ses cendres.

La crainte d'être prévenu par des hommes plus adroits que lui , le fit hâter de s'établir par des moyens opposés à ceux de Moÿse. Celui-ci commença par se rendre terrible & formidable aux autres nations ; Jésus-Christ au contraire les attira à lui par l'espérance des avantages d'une autre vie que l'on obtiendrait , disoit-il , en croyant en lui ; tandis que Moÿse ne promettoit que des biens temporels aux observateurs de sa loi , Jésus-Christ en fit espérer qui ne finiroient jamais. Les Loix de l'un ne regardoient que l'extérieur , celles de l'autre vont jusqu'à l'intérieur , influent sur les pensées , & prennent en tout le contre-pied de la Loi de Moÿse ; d'où il s'ensuit que Jésus-Christ crut avec Aristote qu'il en est de la Religion & des États comme de tous les individus qui s'engendrent & qui se corrompent ; & comme il ne se fait rien que de ce qui s'est corrompu , nulle Loi ne cede à l'autre qui ne lui soit toute opposée. Or comme on a de la peine à se résoudre de passer d'une Loi à une autre , & comme la plupart des esprits sont diffi-

ciles à ébranler en matière de Religion, Jésus-Christ, à l'imitation des autres novateurs, eut recours aux miracles qui ont toujours été l'écueil des ignorans, & l'asile des ambitieux adroits.

§. 15.

Par ce moyen le Chistianisme étant fondé, Jésus-Christ songea habilement à profiter des erreurs de la politique de Moïse, & à rendre sa nouvelle Loi éternelle, entreprise qui lui réussit au delà, peut-être, de ses espérances. Les Prophètes Hébreux pensoient faire honneur à Moïse en prédissant un Successeur qui lui ressembleroit, c'est-à-dire un Messie grand en vertus, puissant en biens & terrible à ses ennemis; cependant leurs Prophéties ont produit un effet tout contraire; quantité d'ambitieux ayant pris de là occasion de se faire passer pour le Messie annoncé, ce qui causa des révoltes qui ont duré jusqu'à l'entière destruction de l'ancienne République des Hébreux. Jésus-Christ plus habile que les Prophètes Mosâïques, pour décréditer d'avance ceux qui s'élèveroient contre lui, a prédit qu'un tel homme seroit le grand ennemi de Dieu, le favori des Démons,

l'assemblage de tous les vices & la désolation du monde.

Après de si beaux éloges, il paroît que personne ne doit être tenté de se dire *l'Antechrist*, & je ne crois pas qu'on puisse trouver de meilleur secret pour éterniser une Loi, quoiqu'il n'y ait rien de plus fabuleux que tout ce qu'on a débité de cet Antechrist prétendu. Saint Paul disoit de son vivant qu'il étoit déjà né, par conséquent qu'on étoit à la veille de l'avènement de Jésus-Christ; cependant il y a plus de 1600. ans d'écoulés depuis la prédication de la naissance de ce formidable personnage, sans que personne en ait ouï parler. J'avoue que quelques-uns ont appliqué ces paroles à E-bion & à Cérinthus, deux grands ennemis de Jésus-Christ, dont ils combattirent la prétendue Divinité, mais on peut dire aussi que si cette interprétation est conforme au sens de l'Apôtre, ce qui n'est nullement croyable, ces paroles désignent dans tous les siècles une infinité d'Antechrists, n'y ayant point de vrais savans qui croient blesser la vérité en disant que l'histoire de Jésus-Christ est une (*) fa-

(*) C'est le jugement qu'en portoit le Pape Léon X., comme il paroît par ce mot si connu & si hardi dans un siècle où l'esprit philosophique

ble méprisable & que sa Loi n'est qu'un tissu de rêveries que l'ignorance a mis en vogue, que l'intérêt entretient, & que la tyrannie protège.

§. 16.

On prétend néanmoins qu'une Religion établie sur des fondemens si foibles, est divine & surnaturelle, comme si on ne favoit pas qu'il n'y a point de gens plus propres à donner cours aux plus absurdes opinions que les femmes & les idiots; il n'est donc pas merveilleux que Jésus-Christ n'eût pas des savans à sa suite, il favoit bien que sa Loi ne pouvoit s'accorder avec le bon sens; voilà sans doute pourquoi il déclamoit si souvent contre les sages qu'il exclut de son Royaume où il n'admet que les pauvres d'esprit, les simples & les imbécilles: Les esprits raisonnables doivent se consoler de n'avoir rien à démêler avec des insensés.

§. 17.

De la Morale de Jésus-Christ.

Quant à la morale de Jésus-Christ,

avoit fait encore si peu de progrès. „ On fait „ de tems immémorial, disoit-il au Cardinal Bem- „ bo, combien cette fable de Jésus-Christ nous a „ été profitable.” *Quantum nobis nostrisque, ea de Christo fabula profuerit, satis est omnibus seculis notum.*

On n'y voit rien de divin qui la doive faire préférer aux écrits des anciens ; ou plutôt tout ce qu'on y voit en est tiré ou imité. St. Augustin (*) avoue qu'il a trouvé dans quelques-uns de leurs écrits tout le commencement de l'Évangile selon St. Jean : ajoutez à cela que l'on remarque que cet Apôtre étoit tellement accoutumé à piller les autres qu'il n'a point fait difficulté de dérober aux Prophètes leurs énigmes & leurs visions, pour en composer son Apocalypse. D'où vient, par exemple, la conformité qui se trouve entre la doctrine du Vieux & du Nouveau Testament & les écrits de Platon, sinon de ce que les Rabins, & ceux qui ont composé les écritures, ont pillé ce grand homme ? La naissance du monde a plus de vraisemblance dans son *Timée*, que dans le livre de la *Génése* ; cependant on ne peut pas dire que cela vienne de ce que Platon aura lu dans son voyage d'Égypte les livres Judaiques, puisqu'au rapport de St. Augustin (†) le Roi Ptolomée ne les avoit pas encore fait traduire quand ce Philosophe y voyagea.

La description du Pays que Socrate fait à Simias dans le *Phædon*, a infiniment

(*) Confessions Liv. 7. Chap. 9. §. 20.

(†) Idem Ibidem.

plus de grace que le Paradis Terrestre; & la fable des Androgynes (*) est sans comparaison mieux trouvée que tout ce que nous apprenons de la Génèse au sujet de l'extraction de l'une des côtes d'Adam pour en former la femme &c. Y a-t-il encore rien qui ait plus de rapport aux deux embrasemens de Sodôme & de Gomorrhe que celui que causa Phaëton? Y a-t-il rien de plus conforme que la chute de Lucifer & celle de Vulcain, ou celle des Géans abîmés par la foudre de Jupiter? Quelles choses se ressemblent mieux que Samson & Hercule, Elie & Phaëton, Joseph & Hypolite, Nabucodonosor & Lycaon, Tantale & le mauvais Riche, la Manne des Israélites & l'ambrosie des Dieux? Saint Augustin (†), St. Cyrille, & Théopilaëte comparent Jonas à Hercule surnommé *Trinoctius*, parce qu'il fut trois jours & trois nuits dans le ventre de la Baleine.

Le fleuve de Daniel représenté au Chap. 7. de ses Prophéties, est une imitation visible du Pyriphlégeton dont il est parlé au dialogue de l'immortalité de l'ame. On a tiré le péché originel de la

(*) Voyez dans le Banquet de Platon, le Discours d'Aristophane.

(†) Cité de Dieu Liv. 1. Chap. 14.

boîte de Pandore, le Sacrifice d'Isaac & de Jephté de celui d'Iphigénie en la place de laquelle une biche fut substituée. Ce qu'on rapporte de Loth & de sa femme est tout-à-fait conforme à ce que la fable nous apprend de Baucis & de Philémon; l'histoire de Persée & de Bellérophon est le fondement de celle de St. Michel & du Démon qu'il vainquit; enfin il est constant que les auteurs de l'Écriture ont transcrit presque mot à mot les oeuvres d'Hésiode & d'Homère.

§. 18.

Quant à Jésus-Christ, Celse montrait au rapport d'Origène (*) qu'il avoit tiré de Platon ses plus belles Sentences. Telle est celle qui porte *qu'un chameau passeroit plutôt par le trou d'une aiguille, qu'il n'est aisé à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu.* (†) C'est à la secte des Pharisiens dont il étoit, que ceux qui croient en lui doivent la croyance qu'ils ont de l'immortalité de l'ame, de la résurrection, de l'enfer, & la plus grande partie de sa morale, où je ne vois rien qui ne soit dans celle d'Épictète, d'Épicure & de quantité d'autres; ce dernier étoit cité par St.

(*) Lib. 6. contre Celse.

(†) Lib. 8. Chap. 4.

Jérôme (*) comme un homme dont la vertu faisoit honte aux meilleurs Chrétiens, & dont la vie étoit si tempérante, que ses meilleurs repas n'étoient qu'un peu de fromage, du pain & de l'eau: Avec une vie si frugale, ce Philosophe, tout Payen qu'il étoit, disoit qu'il valoit mieux être infortuné & raisonnable que d'être riche & opulent sans avoir de raison; ajoutant qu'il est rare que la fortune & la sagesse se trouvent réunies dans un même sujet, & qu'on ne sauroit être heureux ni vivre satisfait qu'autant que notre félicité est accompagnée de prudence, de justice & d'honnêteté, qui sont les qualités d'où résulte la vraie & la solide volupté.

Pour Epictète, je ne crois pas que jamais aucun homme, sans en excepter Jésus-Christ, ait été plus ferme, plus austère, plus égal, & ait eu une morale pratique plus sublime que la sienne. Je ne dis rien qu'il ne me fût aisé de prouver si c'en étoit ici le lieu, mais de peur de passer les bornes que je me suis prescrites, je ne rapporterai des belles actions de sa vie qu'un seul exemple. Etant esclave d'un Affranchi, nommé Epaphrodite, Capitaine des Gardes de Néron, il prit

(*) Liv. 2. contre Jovinien Chap. 8.

fantaisie à ce brutal de lui tordre la jambe; Epictete s'appercevant qu'il y prenoit plaisir, lui dit en souriant qu'il voyoit bien que le jeu ne finiroit pas qu'il ne lui eût cassé la jambe; ce qui arriva comme il l'avoit prédit. *Eh bien!* continua-t-il d'un visage égal & riant, *ne vous avois-je pas bien dit que vous me casseriez la jambe?* Y eut-il jamais de constance pareille à celle-là? Et peut-on dire que Jésus-Christ ait été jusques-là, lui qui pleuroit & fuoit de peur à la moindre allarme qu'on lui donnoit, & qui témoigna, près de mourir, une pusillanimité tout-à-fait méprisable & que l'on ne vit point dans ses Martyrs.

Si l'injure des tems ne nous eût pas ravi le livre qu'Arrien avoit fait de la vie & de la mort de notre Philosophe, je suis persuadé que nous verrions bien d'autres exemples de sa patience. Je ne doute pas qu'on ne dise de cette action ce que les Prêtres disent des vertus des Philosophes, que c'est une vertu dont la vanité est la base, & qui n'est point en effet ce qu'elle paroît; mais je fais bien que ceux qui tiennent ce langage sont de ces gens qui disent en chaire tout ce qui leur vient à la bouche, & croient avoir bien gagné l'argent qu'on leur donne pour

Instruire le Peuple, quand ils ont déclamé contre les seuls hommes qui sachent ce que c'est que la droite raison & la véritable vertu ; tant il est vrai que rien au monde n'approche si peu des mœurs des vrais Sages que les actions de ces hommes superstitieux qui les décrivent ; ceux-ci semblent n'avoir étudié que pour parvenir à un poste qui leur donne du pain, ils sont vains & s'applaudissent quand ils l'ont obtenu, comme s'ils étoient parvenus à un état de perfection, bien qu'il ne soit pour ceux qui l'obtiennent, qu'un état d'oïveté, d'orgueil, de licence & de volupté, où la plupart ne suivent rien moins que les maximes de la Religion qu'ils professent. Mais laissons-là des gens qui n'ont aucune idée de la vertu réelle pour examiner la Divinité de leur Maître.

§. 19.

Après avoir examiné la politique & la morale du Christ où l'on ne trouve rien d'aussi utile & d'aussi sublime que dans les écrits des anciens Philosophes, voyons si la réputation qu'il s'est acquise après sa mort est une preuve de sa Divinité. Le Peuple est si accoutumé à la déraison que je m'étonne qu'on prétende tirer aucune conséquence de sa conduite ;

l'expérience nous prouve qu'il court toujours après des phantômes, & qu'il ne fait & ne dit rien qui marque du bon sens. Cependant c'est sur de pareilles chimères qui ont été de tout tems en vogue, malgré les efforts des favans qui s'y sont toujours opposés, que l'on fonde sa croyance. Quelques soins qu'ils ayent pris pour déraciner les folies regnantes, le Peuple ne les a quittées qu'après en avoir été raffiné.

Moyse eut beau se vanter d'être l'interprète de Dieu & prouver sa mission & ses droits par des signes extraordinaires, pour peu qu'il s'absentât (ce qu'il faisoit de tems à autre pour conférer, disoit-il, avec Dieu, & ce que firent pareillement Numa Pompilius & plusieurs autres législateurs) pour peu, dis-je, qu'il s'absentât, il ne trouvoit à son retour que les traces du culte des Dieux que les Hébreux avoient vus en Egypte. Il eut beau les tenir 40. ans dans un désert pour leur faire perdre l'idée des Dieux qu'ils avoient quittés, ils ne les avoient pas encore oubliés, ils en vouloient toujours de visibles qui marchassent devant eux, ils les adoroient opiniâtrément, quelque cruauté qu'on leur fit éprouver.

La seule haine qu'on leur inspira pour

Les autres nations par un orgueil dont les plus idiots sont capables, leur fit perdre insensiblement le souvenir des Dieux d'Egypte pour s'attacher à celui de Moïse; on l'adora quelque tems avec toutes les circonstances marquées dans la loi, mais on le quitta par la fuite pour suivre celle de Jésus-Christ, par cette inconstance qui fait courir après la nouveauté.

§. 20.

Les plus ignorans des Hébreux avoient adopté la Loi de Moïse; ce furent aussi de pareilles gens qui coururent après Jésus; & comme le nombre en est infini, & qu'ils s'aiment les uns les autres, on ne doit pas s'étonner si ses nouvelles erreurs se répandirent aisément. Ce n'est pas que les nouveautés ne soient dangereuses pour ceux qui les embrassent, mais l'enthousiasme qu'elles excitent anéantit la crainte. Ainsi les Disciples de Jésus-Christ tout misérables qu'ils étoient à sa fuite & tout mourans de faim (comme on le voit par la nécessité où ils furent un jour avec leur conducteur d'arracher des Épics dans les champs pour se nourrir) les disciples de Jésus-Christ, dis-je, ne commencerent à se décourager que lorsqu'ils virent leur Maître entre les mains

des bourreaux & hors d'état de leur donner les biens, la puissance & les grandeurs qu'il leur avoit fait espérer.

Après sa mort ses disciples au désespoir de se voir frustrés de leurs espérances firent de nécessité vertu; bannis de tous les lieux & poursuivis par les Juifs qui les vouloient traiter comme leur Maître, ils se répandirent dans les contrées voisines, où sur le rapport de quelques femmes ils débitèrent sa résurrection, sa filiation Divine & le reste des fables dont les Evangiles sont si remplis.

La peine qu'ils avoient à réussir parmi les Juifs les fit résoudre à chercher fortune chez les Gentils, & à tenter s'ils ne seroient pas plus heureux parmi des étrangers, mais comme il falloit plus de science qu'ils n'en avoient, les Gentils étant Philosophes & par conséquent trop amis de la raison pour se rendre à des bagatelles, les Sectateurs de Jésus gagnèrent un jeune homme (*) d'un esprit bouillant & actif, un peu mieux instruit que des pêcheurs sans lettres ou plus capable de faire écouter son babil; celui-ci s'associant avec eux par un coup du ciel (car il falloit du merveilleux) attira quelques partisans à la secte naissante par la crainte

(*) St. Paul.

des prétendues peines d'un Enfer, imité des fables des anciens Poëtes, & par l'espérance des joyes du Paradis, où il eut l'impudence de faire dire qu'il avoit été enlevé.

Ces disciples, à force de prestiges & de menfonges, procurerent à leur Maître l'honneur de passer pour un Dieu, honneur auquel Jésus de son vivant n'avoit pu parvenir : son sort ne fut pas meilleur que celui d'Homere, ni même si honorable, puisque six des Villes qui avoient chassé & méprisé ce dernier pendant sa vie, se firent la guerre pour savoir à qui resteroit l'honneur de lui avoir donné le jour.

§. 21.

On peut juger par tout ce que nous avons dit que le Christianisme n'est comme toutes les autres Religions qu'une imposture grossièrement tissue, dont le succès & les progrès étonneroient même ses inventeurs s'ils revenoient au monde : mais sans nous engager plus avant dans un labyrinthe d'erreurs & de contradictions visibles dont nous avons assez parlé, disons quelque chose de Mahomet lequel a fondé une loi sur des maximes toutes opposées à celles de Jésus-Christ.

§. 22.

De Mahomet.

A peine les disciples du Christ avoient éteint la Loi Mosaïque, pour introduire la Loi Chrétienne, que les hommes entraînés par la force & par leur inconstance ordinaire, suivirent un nouveau législateur, qui s'éleva par les mêmes voyes que Moÿse; il prit comme lui le titre de Prophète & d'Envoyé de Dieu; comme lui il fit des miracles, & fut mettre à profit les passions du peuple. D'abord il se vit escorté d'une populace ignorante, à laquelle il expliquoit les nouveaux Oracles du Ciel. Ces misérables séduits par les promesses & les fables de ce nouvel Imposteur, répandirent sa renommée & l'exalterent au point d'éclipser celle de ses Prédécesseurs.

Mahomet n'étoit pas un homme qui parût propre à fonder un Empire, il n'excelloit ni en Politique ni (*) en Phi-

(*) „Mahomet, dit le Comte de Boulainvilliers, étoit ignorant des Lettres vulgaires, je le veux croire; mais il ne l'étoit pas assurément de toutes les connoissances qu'un grand voyageur peut acquérir avec beaucoup d'esprit naturel, lorsqu'il s'efforce de l'employer utilement. Il n'étoit point ignorant dans sa propre langue, dont l'usage, & non la lecture, lui

Iosophie; il ne savoit ni lire ni écrire. Il avoit même si peu de fermeté qu'il eût souvent abandonné son entreprise s'il n'eût été forcé à soutenir la gageûre par l'adresse d'un de ses sectateurs. Dès qu'il commença à s'élever & à devenir célèbre, Coraïs, puissant Arabe, jaloux qu'un homme de néant eût l'audace d'abuser le peuple, se déclara son ennemi & traversa son entreprise; mais le Peuple persuadé que Mahomét avoit des conférences continuelles avec Dieu & ses Anges fit qu'il l'emporta sur son ennemi; la famille de Coraïs eut le dessous & Mahomét se voyant suivi d'une foule imbécille qui le croyoit un homme divin,

„ avoit appris toute la finesse & les beautés. Il
 „ n'étoit pas ignorant dans l'art de savoir rendre
 „ odieux ce qui est véritablement condamnable,
 „ & de peindre la vérité avec des couleurs sim-
 „ ples & vivés, qui ne permettent pas de la mé-
 „ connoître. En effet, tout ce qu'il a dit est
 „ vrai, par rapport aux dogmes essentiels à la
 „ Religion; mais il n'a pas dit tout ce qui est
 „ vrai: & c'est en cela seul que notre Religion
 „ differe de la sienne". Il ajoute plus bas, „ que
 „ Mahomét n'a été ni grossier, ni barbare; qu'il
 „ a conduit son entreprise avec tout l'air, toute
 „ la délicatesse, toute la confiance, l'intrépidité,
 „ les grandes vues dont Alexandre & César eus-
 „ sent été capables dans sa place &c." *Vie de Ma-*
homét par le Comte de Boulainvilliers Liv. 2. pag.
266. 267. & 268. Edit. d'Amst. 1731.

erut n'avoir plus besoin de son compa-
 non : mais de peur que celui-ci ne décou-
 vrît ses impostures, il voulut le prévenir,
 & pour le faire plus sûrement il l'accabla
 de promesses, & lui jura qu'il ne vouloit
 devenir grand que pour partager avec lui
 son pouvoir auquel il avoit tant contri-
 bué. „ Nous touchons, dit-il, au tems
 „ de notre élévation : nous sommes sûrs
 „ d'un grand Peuple que nous avons
 „ gagné, il s'agit de nous assurer de lui
 „ par l'artifice que vous avez si heureu-
 „ sement imaginé.” En même tems il
 lui persuada de se cacher dans la fosse des
 Oracles.

C'étoit un puits d'où il parloit pour
 faire croire au Peuple que la voix de Dieu
 se déclaroit pour Mahomet qui étoit au
 milieu de ses prosélites. Trompé par les
 caresses de ce perfide, son associé alla
 dans la fosse contrefaire l'Oracle à son or-
 dinaire ; Mahomet passant alors à la tête
 d'une multitude infatuée, on entendit une
 voix qui disoit : „ Moi qui suis votre Dieu,
 „ je déclare que j'ai établi Mahomet pour
 „ être le Prophète de toutes les nations ;
 „ ce sera de lui que vous apprendrez ma
 „ véritable loi que les Juifs & les Chré-
 „ tiens ont altérée.” Il y avoit longtems
 que cet homme jouoit ce rôle, mais enfin

il fut payé par la plus grande & la plus noire ingratitude. En effet Mahomet entendant la voix qui le proclamoit un homme divin, se tournant vers le Peuple lui commanda, au nom de ce Dieu qui le reconnoissoit pour son Prophète, de combler de pierres cette fosse d'où étoit sorti en sa faveur un témoignage si authentique, en mémoire de la pierre que Jacob éleva pour marquer le lieu où Dieu lui étoit apparu. Ainsi périt le misérable qui avoit contribué à l'élévation de Mahomet; ce fut sur cet amas de pierres que le dernier des plus célèbres imposteurs a établi sa loi: ce fondement est si solide & fixé de telle sorte qu'après plus de mille ans de règne on ne voit pas encore d'apparence qu'il soit sur le point d'être ébranlé.

§. 23.

Ainsi Mahomet s'éleva & fut plus heureux que Jésus, en ce qu'il vit avant sa mort le progrès de sa loi, ce que le fils de Marie ne put faire à cause de sa pauvreté. Il fut même plus heureux que Moïse qui par un excès d'ambition se précipita lui-même pour finir ses jours; Mahomet mourut en paix & au comble de ses souhaits, il avoit de plus quelque certitude que sa Doctrine subsisteroit a-

près sa mort, l'ayant accommodée au génie de ses sectateurs nés & élevés dans l'ignorance; ce qu'un homme plus habile n'eût peut-être pu faire.

Voilà, lecteur ce qu'on peut dire de plus remarquable touchant les trois célèbres législateurs dont les Religions ont subjugué une grande partie de l'univers. Ils étoient tels que nous les avons dépeints, c'est-à-vous d'examiner s'ils méritent que vous les respectiez, & si vous êtes excusable de vous laisser conduire par des guides que la seule ambition a élevés & dont l'ignorance éternise les rêveries. Pour vous guérir des erreurs dont ils vous ont aveuglés, lisez ce qui suit avec un esprit libre & désintéressé, ce fera le moyen de découvrir la vérité.

C H A P I T R E IV.

Vérités sensibles & évidentes.

§. I.

Moyse, Jésus & Mahomet étant tels que nous venons de les peindre, il est évident que ce n'est point dans leurs

E 3

écrits qu'il faut chercher une véritable idée de la divinité. Les aparitions & les conférences de Moyse & de Mahomet, de même que l'origine divine de Jésus, sont les plus grandes impostures qu'on ait pu mettre au jour, & que vous devez fuir si vous aimez la vérité.

§. 2.

Dieu n'étant, comme on a vu, que la nature, ou, si l'on veut, l'assemblage de tous les êtres, de toutes les propriétés & de toutes les énergies, est nécessairement la cause immanente & non distincte de ses effets; il ne peut-être appelé ni bon, ni méchant, ni juste, ni miséricordieux, ni jaloux; ce sont des qualités qui ne conviennent qu'à l'homme; par conséquent il ne sauroit ni punir ni récompenser. Cette idée de punitions & de récompenses ne peut séduire que des ignorans, qui ne conçoivent l'être simple, qu'on nomme *Dieu*, que sous des images qui ne lui conviennent nullement; ceux qui se servent de leur jugement, sans confondre ses opérations avec celles de l'imagination, & qui ont la force de se défaire des préjugés de l'enfance, sont les seuls qui s'en fassent une idée claire & distincte. Ils l'envisagent comme la four-

ce de tous les êtres, qui les produit sans distinction, les uns n'étant pas préférables aux autres à son égard, & l'homme ne lui coûtant pas plus à produire que le plus petit vermine ou la moindre plante.

§. 3.

Il ne faut donc pas croire que l'être universel qu'on nomme communément Dieu fasse plus de cas d'un homme que d'une fourmi, d'un lion plus que d'une pierre; il n'y a rien à son égard de beau ou de laid, de bon ou de mauvais, de parfait ou d'imparfait. Il ne s'embarrasse point d'être loué, prié, recherché, caressé; il n'est point ému de ce que les hommes font ou disent; il n'est susceptible ni d'amour ni de haine (*); en un mot il ne s'occupe pas plus de l'homme que du reste des créatures, de quelque nature qu'elles soient. Toutes ces distinctions ne sont que des inventions d'un

* *Omnis enim per se divinum natura necesse est
Immortali ævo summa cum pace fruatur,
Semota ab nostris rebus, sejunctaque longè;
Nam privata dolore omni, privata periculis,
Ipsa suis pollens opibus : nihil indiga Nostris,
Nec bene pro meritis capitur, nec tangitur irâ.*
Lucret. de rerum nat. Lib. I. v. 57. & seqq.

esprit borné; l'ignorance les imagine & l'intérêt les fomenté.

§. 4.

Ainsi tout homme sensé ne peut croire ni Dieux, ni Enfer, ni Esprits, ni Diabes, de la manière qu'on en parle communément. Tous ces grands mots n'ont été forgés que pour éblouir ou intimider le vulgaire. Que ceux donc qui veulent se convaincre encore mieux de cette vérité prêtent une sérieuse attention à ce qui suit, & s'accoutument à ne porter des jugemens qu'après de mûres réflexions.

§. 5.

Une infinité d'autres que nous voyons au-dessus de nous, ont fait admettre autant de corps solides où ils se meuvent, parmi lesquels il y en a un destiné à la Gour Céleste, où Dieu se tient comme un Roi au milieu de ses Courtisans. Ce lieu est le séjour des Bienheureux où l'on suppose que les bonnes ames vont se rendre en quittant le corps. Mais sans nous arrêter à une opinion si frivole & que nul homme de bon sens ne peut admettre, il est certain que ce que l'on appelle *Ciel* n'est autre chose que la continuation

de l'air qui nous environne , fluide dans lequel les Planetes se meuvent , sans être soutenues par aucune masse solide , de même que la terre que nous habitons.

§. 6.

Comme l'on a imaginé un Ciel dont on a fait le séjour de Dieu & des Bienheureux , ou , suivant les Payens , des Dieux & des Déesses , on s'est depuis figuré , comme eux , un *Enfer* ou lieu souterrain , où l'on assure que les ames des méchans descendent pour y être tourmentées : mais ce mot d'Enfer dans sa signification naturelle , n'exprime autre chose qu'un lieu bas & creux , que les Poètes ont inventé pour opposer à la demeure des habitans célestes , qu'ils ont supposée haute & élevée. Voilà ce que signifient exactement les mots *infernus* ou *inferi* des Latins , ou celui des Grecs *Αδης* , c'est-à-dire , lieu obscur tel qu'un sépulchre , ou tout autre lieu profond & redoutable par son obscurité. Tout ce qu'on en dit n'est que l'effet de l'imagination des Poètes & de la fourberie des Prêtres ; tous les discours des premiers sont figurés & propres à faire impression sur des esprits foibles , timides & mélancoliques ; ils furent changés en ar-

tibles de foi par ceux qui ont le plus grand intérêt à soutenir cette opinion.

CHAPITRE V.

De l'Ame.

§ 1.

L'Ame est quelque chose de plus délicat à traiter que ne font le Ciel & l'Enfer; il est donc à propos pour satisfaire la curiosité du Lecteur d'en parler avec plus d'étendue : mais avant que de la définir, il faut exposer ce qu'en ont pensé les plus célèbres Philosophes; je le ferai en peu de mots, afin qu'on le retienne avec plus de facilité.

§. 2.

Les uns ont prétendu que l'ame est un *Esprit* ou une substance immatérielle, d'autres ont soutenu que c'est une portion de la divinité; quelques-uns en font un air très-subtil; d'autres disent que c'est une harmonie de toutes les parties du corps; enfin d'autres, que c'est la plus subtile partie du sang qui s'en fé-

pare dans le cerveau , & se distribue par les nerfs ; cela posé , la source de l'ame est le cœur où elle s'engendre ; & le lieu où elle exerce ses plus nobles fonctions est le cerveau, vû qu'elle y est plus épurée des parties grossieres du sang. Voilà quelles sont les opinions diverses que l'on s'est faites sur l'ame. Cependant pour les mieux développer , divisons-les en deux classes. Dans l'une seront les Philosophes qui l'ont crue corporelle , dans l'autre ceux qui l'ont regardée comme incorporelle.

§. 3.

Pithagore & Platon ont avancé que l'ame étoit incorporelle , c'est-à-dire , un être capable de subsister sans l'aide du corps & qui peut se mouvoir de lui-même. Ils prétendent que toutes les ames particulieres des animaux sont des portions de l'ame universelle du monde , que ces portions sont incorporelles & immortelles , ou de la même nature qu'elle , comme l'on conçoit fort bien que cent petits feux sont de même nature qu'un grand feu d'où ils ont été pris.

§. 4.

Ces Philosophes ont cru que l'univers

étoit animé par une substance immatérielle, immortelle & invisible, qui fait tout, qui agit toujours, & qui est la cause de tout mouvement, & la source de toutes les ames qui en font des émanations. Or comme ces ames sont très-pures & d'une nature infiniment supérieure au corps, elles ne s'unissent pas, disent-ils, immédiatement, mais par le moyen d'un corps subtil comme la flamme, ou de cet air subtil & étendu que le vulgaire prend pour le Ciel. Ensuite elles prennent un corps encore moins subtil, puis un autre un peu moins grossier, & toujours ainsi par degrés jusqu'à ce qu'elles puissent s'unir aux corps sensibles des animaux où elles descendent comme dans des cachots ou des sépulchres. La mort du corps, selon eux, est la vie de l'ame qui s'y trouvoit comme ensevelie, & où elle n'exerçoit que foiblement ses plus nobles fonctions; ainsi par la mort du corps l'ame sort de sa prison, se débarrasse de la matiere, & se réunit à l'ame du monde dont elle étoit émanée.

Ainsi, suivant cette opinion, toutes les ames des animaux sont de même nature, & la diversité de leurs fonctions ou facultés ne vient que de la différence des corps où elles entrent.

Aristote (*) admet une intelligence universelle commune à tous les êtres & qui fait à l'égard des intelligences particulières ce que fait la lumière à l'égard des yeux ; & comme la lumière rend les objets visibles, l'entendement universel rend ces objets intelligibles.

Ce Philosophe définit l'ame ce qui nous fait vivre, sentir, concevoir & mouvoir ; mais il ne dit point quel est cet être, qui est la source & le principe de ses nobles fonctions, & par conséquent ce n'est point chez lui qu'il faut chercher l'éclaircissement des doutes que l'on a sur la nature de l'ame.

§. 5.

Dicéarque, Asclépiade, & Galien à quelques égards, ont aussi cru que l'ame étoit incorporelle, mais d'une autre manière ; car ils ont dit que l'ame n'est autre chose que l'harmonie de toutes les parties du corps, c'est-à-dire, ce qui résulte d'un mélange exact des élémens & de la disposition des parties, des humeurs & des esprits. Ainsi, disent-ils, comme la santé n'est point une partie de celui qui se porte bien quoiqu'elle soit en lui, de

(*) Voyez le Dictionnaire de Bayle. Art. *Averroës.*

même, quoique l'ame soit dans l'animal, ce n'est point une de ses parties, mais l'accord de toutes celles dont il est composé.

Surquoi il est à remarquer que ces auteurs croient l'ame incorporelle, sur un principe tout opposé à leur intention; car dire qu'elle n'est point un corps, mais seulement quelque chose d'inséparablement attaché au corps, c'est dire qu'elle est corporelle, puisqu'on appelle corporel non-seulement ce qui est corps, mais tout ce qui est forme ou accident, ou ce qui ne peut être séparé de la matière.

Voilà les Philosophes qui soutiennent que l'ame est incorporelle ou immatérielle; on voit qu'ils ne sont pas d'accord avec eux-mêmes, & par conséquent qu'ils ne méritent point d'être crus.

Passons à ceux qui ont avoué qu'elle est corporelle ou matérielle.

§. 6.

Diogène a cru que l'ame est composée d'air, d'où il a dérivé la nécessité de respirer, & il la définit un air qui passe de la bouche par les poulmons dans le cœur, où il s'échauffe, & d'où il se distribue ensuite dans tout le corps.

Leucippe & Démocrite ont dit qu'elle

étoit de feu, & que, comme le feu, elle étoit composée d'atomes qui pénètrent aisément toutes les parties du corps & qui le font mouvoir.

Hypocrate a dit qu'elle étoit composée d'eau & de feu; Empedocle des quatre Elémens. Epicure a cru, comme Démocrite, que l'ame est composée de feu, mais il ajoute que dans cette composition il entre de l'air, une vapeur & une autre substance qui n'a point de nom, & qui est le principe du sentiment; que de ces quatre substances différentes, il se fait un esprit très-subtil qui se répand par tout le corps & qui doit s'appeller *l'ame*.

Descartes soutient aussi, mais pitoyablement, que l'ame n'est point matérielle; je dis *pitoyablement*, car jamais Philosophe ne raisonna si mal sur ce sujet que ce grand homme; & voici de quelle façon il s'y prend. D'abord il dit qu'il faut douter de l'existence de son corps, croire qu'il n'y en a point, puis raisonner de cette manière: *Il n'y a point de corps: je suis pourtant: donc je ne suis pas un corps; par conséquent je ne puis être qu'une substance qui pense.* Quoique ce beau raisonnement se détruise assez de lui-même, je

dirai néanmoins en deux mots quel est mon sentiment.

1°. Ce doute que M. Descartes propose est totalement impossible, car quoiqu'on pense quelquefois ne point penser qu'il y ait des corps, il est vrai néanmoins qu'il y en a quand on y pense.

2°. Quiconque croit qu'il n'y a point de corps, doit être assuré qu'il n'en est pas un, nul ne pouvant douter de soi-même, ou s'il en est assuré, son doute est donc inutile.

3°. Lorsqu'il dit que l'ame est une substance qui pense, il ne nous apprend rien de nouveau. Chacun en convient, mais la difficulté est de déterminer ce que c'est que cette substance qui pense, & c'est ce qu'il ne fait pas plus que les autres.

§. 7.

Pour ne point biaiser comme il a fait & pour avoir la plus saine idée qu'on puisse se former de l'ame de tous les animaux, sans en excepter l'homme qui est de la même nature, & qui n'exerce des fonctions différentes que par la diversité seule des organes & des humeurs, il faut faire attention à ce qui suit.

Il est certain qu'il y a dans l'Univers
un

un fluide très-subtil ou une matière très-déliée & toujours en mouvement dont la source est dans le soleil, le reste est répandu dans les autres corps plus ou moins selon leur nature ou leur consistance. Voilà ce que c'est que l'ame du monde; voilà ce qui le gouverne & le vivifie, & dont quelque portion est distribuée à toutes les parties qui le composent.

Cette ame est le feu le plus pur qui soit dans l'univers. Il ne brûle pas de soi-même, mais par différens mouvemens qu'il donne aux particules des autres corps où il entre, il brûle & fait ressentir sa chaleur. Le feu visible contient plus de cette matière que l'air, celui-ci plus que l'eau, & la terre en a beaucoup moins; les plantes en ont plus que les minéraux, & les animaux encore davantage. Enfin ce feu renfermé dans le corps le rend capable de sentiment, & c'est ce qu'on appelle l'ame, ou ce qu'on nomme les *esprits animaux*, qui se répandent dans toutes les parties du corps. Or il est certain que cette ame étant de même nature dans tous les animaux, se dissipe à la mort de l'homme ainsi qu'à celle des bêtes. D'où il suit que ce que les Poètes & les Théologiens nous disent de

l'autre monde est une chimere qu'ils ont enfantée & débitée pour des raisons qu'il est aisé de deviner.

CHAPITRE VI.

Des Esprits qu'on nomme Démon.

§. I.

Nous avons dit ailleurs comment la notion des Esprits s'est introduite parmi les hommes, & nous avons fait voir que ces Esprits n'étoient que des Phantômes qui n'existent que dans leur propre imagination.

Les premiers docteurs du genre humain n'étoient pas assez éclairés pour expliquer au Peuple ce que c'étoit que ces Phantômes, mais ils ne laissoient pas de lui dire ce qu'ils en pensoient. Les uns voyant que les Phantômes se dissipent, & n'avoient nulle consistence les appelloient *immatériels*, *incorporels*, des formes sans matiere, des couleurs & des figures, sans être néanmoins des corps ni colorés.

ni figurés , ajoutant qu'ils pouvoient se revêtir d'air comme d'un habit lorsqu'ils vouloient se rendre visibles aux yeux des hommes. Les autres disoient que c'étoit des corps animés , mais qu'ils étoient faits d'air ou d'une autre matiere plus subtile, qu'ils épaissoient à leur gré lorsqu'ils vouloient paroître.

§. 2.

Si ces deux fortes de Philofophes étoient opposés dans l'opinion qu'ils avoient des Phantômes , ils s'accordoient dans les noms qu'ils leur donnoient , car tous les appelloient *Démons* ; en quoi ils étoient aussi infensés , que ceux qui croient voir en dormant les ames des personnes mortes , & que c'est leur propre ame qu'ils voyent quand ils se regardent dans un miroir , ou enfin qui croient que les Etoiles qu'on voit dans l'eau font les ames des Etoiles. D'après cette opinion ridicule ils tomberent dans une erreur qui n'est pas moins absurde, lorsqu'ils crurent que ces Phantômes avoient un pouvoir illimité , notion destituée de raison , mais ordinaire aux ignorans , qui s'imaginent que les Etres qu'ils

ne connoissent pas ont une puissance merveilleuse.

§. 3.

Cette ridicule opinion ne fut pas plutôt divulguée que les Législateurs s'en fervirent pour appuyer leur autorité. Ils établirent la croyance des Esprits qu'ils appellèrent *Religion*, espérant que la crainte que le peuple auroit de ces puissances invisibles le retiendrait dans son devoir; & pour donner plus de poids à ce dogme ils distinguèrent les *Esprits* ou *Démons* en bons & mauvais: les uns furent destinés à exciter les hommes à observer leurs loix, les autres à les retenir & à les empêcher de les enfreindre.

Pour savoir ce que c'est que les Démons, il ne faut que lire les Poètes Grecs & leurs Histoires, & sur-tout ce qu'en dit Hésiode dans sa Théogonie où il traite amplement de la génération & de l'origine des Dieux.

§. 4.

Les Grecs sont les premiers qui les ont inventés; de chez eux ils ont passé par le moyen de leurs colonies dans l'Asie, dans l'Égypte & l'Italie. C'est là où

les Juifs qui étoient dispersés à Alexandrie & ailleurs en ont eu connoissance. Ils s'en sont heureusement servis comme les autres peuples, mais avec cette différence qu'ils n'ont pas nommé *Démons*, comme les Grecs, les bons & les mauvais Esprits indifféremment, mais seulement les mauvais, réservant au seul bon Démon le nom d'*Esprit*, de *Dieu*, & appellant *Prophètes* ceux qui étoient inspirés par le bon Esprit; de plus, ils regardoient comme des effets de l'Esprit Divin, tout ce qu'ils regardoient comme un grand bien, & comme effets du *Caco-Démon* ou Esprit malin tout ce qu'ils estimoient un grand mal.

§. 5.

Cette distinction du bien & du mal leur fit appeller *Démoniaques* ceux que nous nommons *Lunatiques*, *Insensés*, *Furieux*, *Epileptiques*; comme aussi ceux qui parloient un langage inconnu. Un homme mal fait & mal propre étoit, à leur avis, possédé d'un Esprit immonde; un muet l'étoit d'un Esprit muet. Enfin les mots d'*Esprit* & de *Démon* leur devinrent si familiers qu'ils en parloient en toute rencontre: d'où il est clair que

les Juifs croyoient , comme les Grecs , que les Esprits ou Phantômes n'étoient pas de pures chimères , ni des visions , mais des êtres réels indépendans de l'imagination.

§. 6.

De là vient que la Bible est toute remplie de contes sur les Esprits , les Démons , & les Démoniaques ; mais il n'y est dit nulle part comment & quand ils furent créés , ce qui n'est gueres pardonnable à Moÿse qui s'est , dit-on , mêlé de parler de la création du Ciel & de la Terre. Jésus qui parle assez souvent d'Ange & d'Esprits bons & mauvais ne nous dit pas non plus s'ils sont matériels ou immatériels. Cela fait voir que tous les deux ne savoient que ce que les Grecs en avoient appris à leurs ancêtres. Sans cela Jésus-Christ ne seroit pas moins blâmable de son silence que de sa malice à refuser à tous les hommes la grace , la foi & la piété qu'il assure leur pouvoir donner.

Mais pour revenir aux Esprits , il est certain que ces mots *Démon* , *Satan* , *Diabole* , ne sont point des noms propres qui désignent quelque individu , & qu'il

n'y eut jamais que les ignorans qui y crurent, tant parmi les Grecs qui les inventèrent, que parmi les Juifs qui les adoptèrent : depuis que ces derniers furent infectés de ces idées, ils approprièrent ces noms qui signifient *ennemi*, *accusateur* & *exterminateur*, tantôt aux Puissances invisibles, tantôt aux visibles, c'est-à-dire aux Gentils qu'ils disoient habiter le Royaume de Satan, n'y ayant qu'eux, dans leur opinion, qui habitassent celui de Dieu.

§. 7.

Comme Jésus-Christ étoit Juif & par conséquent fort imbu de ces opinions, il ne faut pas s'étonner si l'on rencontre souvent dans ses Evangiles & dans les écrits de ses disciples, ces mots de *Diable*, de *Satan*, d'*Enfer*, comme si c'étoit quelque chose de réel ou d'effectif. Cependant il est très-évident, comme nous l'avons déjà fait observer, qu'il n'y a rien de plus chimérique ; & quand ce que nous avons dit ne suffiroit pas pour le prouver, il ne faut que deux mots pour convaincre les opiniâtres.

Tous les Chrétiens demeurent d'accord que Dieu est la source de toutes

choses, qu'il les a créées, qu'il les conserve, & que sans son secours elles tomberoient dans le néant; suivant ce principe il est certain qu'il a créé ce qu'on appelle le *Diabte* ou *Satan*. Or soit qu'il l'ait créé bon ou mauvais (ce dont il ne s'agit point ici) il est incontestablement l'ouvrage du premier Principe; s'il subsiste tout méchant qu'il est, comme on le dit, ce ne peut être que par la volonté de Dieu. Or comment est-il possible de concevoir que Dieu conserve une créature, qui non-seulement le hait mortellement & le maudit sans cesse, mais qui s'efforce encore de lui débaucher ses amis pour avoir le plaisir de le mortifier? Comment, dis-je, est-il possible que Dieu laisse subsister ce Diabte pour lui faire à lui-même tout le chagrin qu'il peut, pour le détrôner s'il étoit en son pouvoir, & pour détourner de son service ses Favoris & ses Elus?

Quel est ici le but de Dieu, ou plutôt que nous veut-on dire en nous parlant du Diabte & de l'Enfer? Si Dieu peut tout & qu'on ne puisse rien sans lui, d'où vient que le Diabte le hait, le maudit, & lui enleve ses amis? Ou Dieu y consent, ou il n'y consent pas: S'il y con-

sent, le Diable en le maudissant ne fait que ce qu'il doit, puisqu'il ne peut que ce que Dieu veut; par conséquent ce n'est pas le Diable, mais Dieu même qui se maudit: chose absurde, s'il en fut jamais! S'il n'y consent pas, il n'est pas vrai qu'il soit tout-puissant, & par conséquent il y a deux Principes, l'un du bien & l'autre du mal, l'un qui veut une chose, l'autre qui veut le contraire. Où nous conduira ce raisonnement? A faire avouer sans réplique que ni Dieu, ni le Diable, ni le Paradis, ni l'Enfer, ni l'Ame ne font point ce que la Religion les dépeint, & que les Théologiens, c'est-à-dire, ceux qui débitent des fables pour des vérités, sont des gens de mauvaise foi qui abusent de la crédulité des peuples pour leur insinuer ce qui leur plaît, comme si le vulgaire étoit absolument indigne de la vérité ou ne dût être nourri que de chimères, dans lesquelles un homme raisonnable ne voit que du vuide, du néant & de la folie.

Il y a longtems que le monde est infecté de ces absurdes opinions; cependant de tout tems il s'est trouvé des esprits solides & des hommes sinceres, qui malgré la persécution se sont récriés

contre les absurdités de leur siècle, comme on vient de faire dans ce petit traité. Ceux qui aiment la vérité y trouveront, sans doute, quelque consolation; c'est à ceux-là que je veux plaire sans me soucier du jugement de ceux à qui les préjugés tiennent lieu d'oracles infallibles.

*Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes & inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari.*
Virg. Géorg. Liv. 2. vs. 490.

SENTIMENS

Sur le Traité

DES TROIS IMPOSTEURS.

IL y a longtems qu'on dispute s'il y a eu véritablement un Livre imprimé sous le titre *de tribus impostoribus*.

M.^e de la Monnoye informé qu'un Savant d'Allemagne (*) vouloit publier une dissertation pour prouver qu'il y a eu véritablement un Livre imprimé, *de tribus impostoribus*, écrivit à un de ses amis une Lettre pour établir le contraire : Cette Lettre fut communiquée par Mr. Bayle à M. Bafnage de Beauval, qui en donna au mois de Février 1694. un extrait dans son Histoire des Ouvrages des Savans. Postérieurement Mr. de la Monnoye a fait sur cette matiere une plus ample dissertation dans une Lettre de Paris du 16. Juin 1712. à M. le Président Bouhier, dans laquelle il assure qu'on trouvera en

(*) Daniel George Morhof, mort le 30. Juin 1691. sans avoir tenu parole.

petit l'Histoire presque complete de ce fameux Livre.

Il réfute d'abord l'opinion de ceux qui attribuent cet Ecrit à l'Empereur *Frédéric I.* Cette fausse imputation vient d'un endroit de Grotius dans son appendice du traité de *Antichristo*, dont voici les termes :

Librum de tribus impostoribus absit ut Pape tribuam aut Papæ oppugnantibus ; jam olim inimici Frederici Barbarossæ imperatoris famam sparserant libri talis , quasi jussu ipsius scripti , sed ab eo tempore nemo est qui viderit , quare fabulam esse arbitror.
 C'est Colomicz qui rapporte cette citation page 28. de ses *mélanges Historiques*. Mais il y a deux fautes, ajoute-t-il : 1^o. ce ne fut pas *Frédéric I.* ou *Barberouffe* qu'on faisoit auteur de ce livre, mais *Frédéric II.* son petit-fils, comme il paroît par les Epîtres de *Pierre des Vignes*, son Secrétaire & son Chancelier, & par *Mathieu Paris*, qui rapportent qu'il fut accusé d'avoir dit que le monde avoit été séduit par trois imposteurs, & non pas d'avoir composé un Livre sous ce titre. Mais cet Empereur a fortement nié qu'il eût jamais dit pareille chose. Il détesta le blasphème qu'on lui reprochoit, déclarant que c'étoit une calomnie atroce :

ainsi c'est à tort que *Lipse* & d'autres écrivains l'ont condamné sans avoir assez examiné ses défenses.

Averroës, près d'un siècle auparavant, s'étoit moqué des trois Religions, & avoit dit que (*) *la Religion Judaique étoit une Loi d'enfans, la Chrétienne une Loi d'impossibilité, & la Mahométtanne une Loi de pourceaux.*

Depuis, plusieurs ont écrit avec beaucoup de liberté sur le même sujet.

On lit dans *Thomas de Cantimpré* qu'un Maître *Simon de Tournay* disoit que *trois Séducteurs, Moïse, Jésus-Christ & Mahomet avoient infatué de leur doctrine le genre humain.* C'est apparemment ce Maître *Simon de Churnay* dont *Mathieu Paris* conte une autre impiété, & le même que *Polidore de Virgile* appelle de *Turway*, noms l'un & l'autre corrompus.

Parmi les Manuscrits de la Bibliothèque de M. l'Abbé *Colbert* que le Roi à acquis en 1732., il s'en trouve un nommé 2071. qui est d'*Alvare Pélage*, Cordelier Espagnol Evêque de *Salves & Algarve* connu par ses livres *de Planctu Ecclesiæ* qui rapporte qu'un nommé *Scottus* Cordelier & Jacobin, détenu prisonnier à *Lisbonne* pour plusieurs impiétés,

(*) apud *Nevizanum* 1. *Sylvæ nupt.* 2. n. 121.

avoit traité également d'imposteurs Moyse, Jésus-Christ & Mahomet, disant que le premier avoit trompé les Juifs, le second les Chrétiens, & le troisieme les Sarrazins. *Disseminavit iste impius hereticus in hispania* (ce sont les termes d'*Alvare Pélage*) *quod tres deceptores fuerunt in mundo, scilicet Moyses qui deceperat Judaeos, & Christus qui deceperat Christianos, & Mahometus qui decepit Sarrazenos.*

Le bon *Gabriel Barlette* dans un sermon de *St. André* fait dire à *Porphire* ce qui suit : *& sic falsa est Porphyrii sententia, qui dixit tres fuisse garrulatores qui totum mundum ad se converterunt; primus fuit Moyses in Populo Judaico, secundus Mahometus, tertius Christus.* Belle Chronologie qui met Jésus-Christ & *Porphire* après Mahomet!

Les Manuscrits du Vatican cités par *Odonir Rainaldo* Tome 19. des Annales Ecclésiastiques, font mention d'un *Jeanin de Solcia* Chanoine de Bergame, Docteur en Droit Civil & Canon, nommé en Latin dans le Décret de Pie II. *Javinus de Solcia*, condamné le 14. Novembre 1459. pour avoir soutenu cette impiété que Moyse, Jésus-Christ & Mahomet avoient gouverné le monde à

leur fantaisie , *mundum pro suarum libito voluntatum rexisse*. Jean Louis Vivaldo de Mondovi qui écrivoit en 1506. & dont on a entre autres ouvrages un traité de *duodecim persecutionibus Ecclesie Dei* , dit au Chapitre de la sixieme persécution , qu'il y a des gens qui osent mettre en question lequel des trois Législateurs a été le plus suivi , Jésus-Christ , Moÿse , ou Mahomet : *qui in quæstionem vertere presumunt , dicentes : quis in hoc mundo majorem gentium aut populorum sequelam habuit , an Christus , an Moyses , an Mahometus ?*

Herman Ristwyk , Hollandois , brûlé à la Haye en 1512. se moquoit de la Religion Juive & de la Chrétienne : on ne dit pas qu'il parlât de la Mahométane , mais un homme qui traitoit Moÿse & Jésus - Christ d'imposteurs , pouvoit - il avoir meilleure opinion de Mahomet ?

On doit penser de même de l'auteur inconnu des impiétés contre Jésus-Christ trouvées l'an 1547. à Genève parmi les papiers du nommé Gruet. Un Italien nommé *Fausto da Longiano* avoit entrepris un ouvrage qu'il intituloit *le temple de la Vérité* , dans lequel il ne prétendoit pas moins que de détruire toutes les Religions. „J'ai , dit-il , commencé un au-

„ tre ouvrage intitulé *le temple de la Vé-*
 „ *rité*, dessein bizarre que peut-être je
 „ diviserai en trente livres ; on y verra
 „ la destruction de toutes les sectes, de la
 „ Juive, de la Chrétienne, de la Maho-
 „ métanne & des autres Religions, à
 „ prendre toutes ces choses dans leur
 „ premier principe.” Mais parmi les
 lettres de l'*Aretin* à ce *Fausto*, il ne s'en
 trouve aucune où cet ouvrage soit dési-
 gné ; peut-être n'a-t-il jamais été ache-
 vé, & quand il l'auroit été & qu'il au-
 roit paru, il seroit différent de celui
 dont il s'agit, dont on prétend qu'il y a
 une traduction Allemande imprimée in-
 folio, dont il reste encore des exemplai-
 res dans les bibliothèques d'Allemagne.
Claude Beauregard en Latin *Berigardus*,
 Professeur en Philosophie, premièrement
 à Paris, ensuite à Pise & enfin à Padoue,
 cite ou désigne un passage du livre *des*
trois Imposieurs, où les miracles que Moy-
 se fit en Egypte sont attribués à la su-
 périeurité de son démon sur celui des
 Magiciens de Pharaon. *Giordan Brun*,
 brûlé à Rome le 17. Février 1600. a
 été accusé d'avoir avancé quelque chose
 d'approchant. Mais parce que *Beaure-*
gard & *Brun* ont avancé de pareilles rê-
 veries, & ont jugé à propos de les citer
 com-

comme tirées du livre *des trois imposteurs* ; est-ce une preuve sûre qu'ils ayent lû ce livre ? Ils l'auroient sans doute mieux fait connoître , & auroient dit s'il est manuscrit ou imprimé , en quel volume & en quel lieu.

Tentzelius , sur la foi d'un de ses amis prétendu témoin oculaire , fait la description du livre , spécifiant jusqu'au nombre de huit feuilles ou cahiers ; & voulant prouver au troisieme Chapitre que l'ambition des législateurs est la source unique de toutes les Religions , il cite pour exemple Moyse , Jésus-Christ & Mahomet. *Struvius* après *Tentzelius* rapporte le même détail , & n'y trouvant rien que la fiction ne puisse inventer , ne paroît pas plus disposé à croire l'existence du livre.

Le Journaliste de Leipzig dans ses *acta eruditorum* du mois de Janvier 1709. pages 36. & 37. produit cet extrait d'une Lettre dont voici le sens : *étant en Saxe , j'ai vu le livre des trois imposteurs , dans le Cabinet de M. * * * . C'est un volume in 8°. Latin , sans marque ni du nom de l'imprimeur , ni du tems de l'impression , laquelle , à en juger par le caractère , paroïssoit avoir été faite en Allemagne ; j'eus beau employer toutes les inventions imaginables pour obtenir*

la permission de le lire entier ; le maître du livre , homme d'une piété délicate , ne voulut jamais y consentir , & j'ai même sçu qu'un célèbre Professeur de Wirtemberg lui en avoit offert une grosse somme. Etant allé peu de tems après à Nuremberg comme je m'y entretenois un jour de ce livre avec M. ANDRE MYLHDORF , homme respectable par son âge & par sa doctrine , il m'avoua de bonne foi qu'il l'avoit lu , & que c'étoit M. WLFER Ministre qui le lui avoit prêté ; sur quoi de la manière dont il me détaillait la chose , je jugeai que c'étoit un exemplaire tout semblable au précédent ; d'où je conclus qu'indubitablement c'étoit le livre en question ; tout autre qui ne sera pas in 8°. ni d'aussi ancienne impression ne pouvant être le véritable. L'Auteur de ce livre auroit pu & dû donner plus d'éclaircissement , car il ne suffit pas de dire j'ai vu , il faut faire voir & démontrer qu'on a vu , autrement cela n'est pas plus authentique qu'un oui-dire ; à quoi il faut réduire tous les Auteurs , dont il est jusqu'ici fait mention dans cette dissertation.

Le premier qui ait parlé du livre comme existant en 1543. est Guillaume Postel dans son traité de la conformité de l'Alcoran avec la doctrine des Luthériens on

des Evangélistes qu'il nomme *Anévangelistes*, & qu'il entreprend de rendre tout-à-fait odieux, en voulant faire voir que le Luthéranisme conduit droit à l'Athéisme : il en rapporte pour preuves trois ou quatre livres composés selon lui par des Athées qu'il dit avoir été des premiers Sectateurs du prétendu nouvel Evangile. *Id arguit nefarius tractatus Villanovani de tribus Prophetis, cymbalum mundi, Pantagruelus, & novæ insule, quorum autores erant anevangelistarum antesignani.* Ce Villanovanus que Postel dit Auteur du livre *des trois imposteurs* est Michel Servet, fils d'un Notaire qui étant né en 1509. à Villanueva en Arragon, a pris le nom de Villanovanus dans la préface qu'il ajoute à une Bible qu'il fit imprimer à Lyon en 1542. par Hugues de la Porte, & prenoit en France le nom de Villeneuve sous lequel on lui fit son procès après avoir fait imprimer en 1553. à Vienne en Dauphinie la même année de sa mort, son livre intitulé *Christianismi restitutio*, un livre devenu extrêmement rare par les soins qu'on prit à Genève d'en rechercher les exemplaires pour les brûler ; mais dans tous les catalogues des livres de Servet on n'y trouve point le livre *de tribus impostoribus.* Ni Calvin, ni Bèze, ni Alexan-

dre Morus, ni aucun autre défenseur du parti Huguenot qui ont écrit contre *Servet*, & qui avoient intérêt de justifier son supplice, & de le convaincre d'avoir composé ce livre, aucun ne l'en avoit accusé. *Postel*, Ex-Jésuite, est le premier qui sans autorité l'a fait.

Florimond de Rémond, Conseiller au Parlement de Bordeaux, a écrit positivement avoir vu le livre imprimé. Voici ses termes. „*Jacques Curio* en sa Chronologie de l'an 1556. dit que le Palatinat se remplissoit de tels moqueurs de Religion, nommés *Lievanistes*, gens qui tiennent pour fables les livres saints sur-tout du grand législateur de Dieu, Moïse: n'a-t-on pas vu un livre forgé en Allemagne quoiqu'imprimé ailleurs, au même tems que l'hérésie jouoit aussi son personnage, qui semoit cette doctrine portant ce titre *des trois imposteurs* &c. se moquant des trois Religions qui seules reconnoissent le vrai Dieu, la Juive, la Chrétienne & la Mahométtane? ce seul titre monroit quel étoit le siècle de sa naissance qui osoit produire un livre si impie. Je n'en eusse pas fait mention si *Osus* & *Génébrard* avant moi n'en eussent parlé. Il me souvient qu'en mon

„ enfance j'en vis l'exemplaire au Col-
 „ lege de Presle entre les mains de *Ra-*
 „ *mus*, homme assez remarquable par
 „ son haut & éminent savoir, qui em-
 „ brouilla son esprit parmi plusieurs re-
 „ cherches des secrets de la Religion
 „ qu'il manioit avec la Philosophie. On
 „ faisoit passer ce méchant livre de main
 „ en main parmi les plus Doctes desir-
 „ reux de le voir. O aveugle curi-
 „ osité ! ” Tout le monde connoît *Flori-*
mond de Rémond pour un auteur sans consé-
 quence, dont on disoit communément
 trois choses mémorables. *Edificabat sine*
pecuniâ, judicabat sine conscientia, scribe-
bat sine scientiâ. On fait même qu'il
 prêtoit souvent son nom au P. *Richeaume*
 Jésuite qui (son nom étant fort odieux
 aux Protestans) se cachoit sous celui du
 Conseiller de Bordeaux. Mais si *Osius*
 & *Génébrard* en parloient aussi formelle-
 ment que *Florimond de Rémond*, il y au-
 roit de quoi balancer : voici ce que *Gé-*
nébrard en dit dans la page 39. de sa Ré-
 ponse à *Lambert Danau* imprimée in 8°. à
 Paris en 1581. *Non Blandratum non Alci-*
atum, non Ochinum, ad Mahometismum
impulerunt : non Valicum ad atheismi pro-
fessionem induxerunt : non alium quemdam
ad spargendum libellum de tribus impostori-

bus quorum secundus esset Christus Dominus, duo alii Moses & Mahometes, pellexerunt. Mais est-ce assez spécifier ce livre impie? & Génébrard dit-il l'avoir vu? & seroit-il possible qu'on n'en eût aujourd'hui plus, & de plus véritables connoissances, s'il avoit véritablement existé? On fait combien de menteries se sont débitées dans tous les tems sur plusieurs livres qui ne se sont jamais trouvés, quoique des gens eussent assuré les avoir vus, & même cité les lieux où ils leur avoient été communiqués.

On a voulu dire que le livre *des trois imposteurs* étoit dans la Bibliothèque de *M. Salvius* Plénipotentiaire de Suede à Munster, que la Reine *Christine* n'ayant pas voulu le lui demander pendant qu'il vivoit, aussitôt qu'elle avoit sçu sa mort avoit envoyé *M. Bourdelot* son premier Médecin, prier la veuve de satisfaire sa curiosité, mais qu'elle avoit répondu que le malade saisi de remords de conscience la veille de sa mort avoit dans sa chambre fait jeter le livre au feu. C'est à-peu-près en même tems que *Christine* faisoit chercher avec empressement le *Colloquium heptaploeres* de *Bodin*, manuscrit alors fort rare: après une longue quête elle parvint enfin à le trouver; mais quelque

passion qu'elle eût de voir le livre de *tribus impostoribus*, quelque recherche qu'elle en eût fait faire dans toutes les bibliothèques de l'Europe, elle est morte sans avoir pu le déterrer. N'en peut-on pas conclure qu'il n'existoit pas ? Sans quoi les soins de la Reine *Christine* auroient infailliblement découvert ce livre que *Posse* annonce avoir paru en 1543. & *Florimond de Rémond* en 1556. D'autres dans la suite ont assigné d'autres époques.

En 1654. *Jean-Baptiste Morin*, Médecin célèbre & Mathématicien écrivit une lettre sous le nom de *Vincent Panurge* qu'il s'adressa à lui-même. *Vincentii Panurgii epistola de tribus impostoribus, ad clarissimum virum Joannem-Baptistam Morinum Medicum*. Les trois imposteurs dont il veut parler sont *Gassendi*, *Neure* & *Bernier*, qu'il veut rendre odieux par ce titre. *Chrétien Kortbolt* en 1680. a donné le titre de *tribus impostoribus* à son livre contre *Herbert*, *Hobbès*, & *Spinoza*, & a dit dans sa préface qu'on avoit vu le traité véritable des trois imposteurs entre les mains d'un Libraire de Basse. Tel a été l'abus qu'on a fait de ce titre contre des adversaires, & par où on a imposé à la crédulité des demi-savans qui, sans examiner, sont les dupes du premier coup.

d'œil. Car seroit-il possible, si ce livre avoit existé véritablement, qu'on ne l'eût réfuté, comme on a fait le livre des Prædamistes de M. de la Peyrere, & les écrits de *Spinoza*, l'ouvrage même de *Bodin*? Le *Colloquium heptaplomeres*, quoique manuscrit a été réfuté. Le livre de *tribus impostoribus* méritoit-il plus de grâce? D'où vient n'a-t-il point été censuré & mis à l'Index? Pourquoi n'a-t-il point été brûlé par la main du bourreau? Les livres contre les bonnes mœurs se tolerent quelquefois, mais ceux qui attaquent aussi fortement le fond de la Religion ne demeurerent jamais impunis. *Florimond de Rémond* qui dit avoir vu le livre, a affecté de dire qu'il étoit alors enfant, âge propre à écrire les Contes des Fées; il cite *Ramus* qui étoit mort il y avoit trente ans, & ne pouvoit plus le convaincre de mensonge; il cite *Osius* & *Génébrard*, mais en termes vagues sans spécifier l'endroit de leurs œuvres. Il dit qu'on faisoit passer ce livre de main en main, qu'on auroit plutôt dû enfermer & tenir sous la clef.

On peut encore opposer ce passage de *Thomas Browne* dont voici les mots partie 1^{ere} section 19. de son livre intitulé *Religio medici*; traduit de l'Anglois en La-

tin par *Jean Merribeater*; *monstrum illud hominis, diis inferis a secretis scelus, nefarii illius tractatus de tribus impostoribus auctor quantumvis ab omni Religione alienus, adeò ut nec Judæus, nec Turca, nec Christianus fuerit, plènè tamen athæus non erat.* D'où on inférera qu'il falloit qu'il eût vu le livre pour juger ainsi de l'auteur. Mais *Browne* ne parle de la sorte que parceque *Bernardin Ochin*, qui, selon lui, comme il le marque par un astérisque, étoit auteur de ce livre, étoit plutôt Déiste qu'Athée, & que tout Déiste avec de l'esprit & un peu de littérature est capable de concevoir & d'exécuter un pareil dessein. *Moltkius* dans sa note sur cet endroit de *Browne* n'assure pas, & avec raison, que ce livre fût d'*Ochin*, car on veut que ce livre ait été composé en Latin, & *Ochin* n'a jamais écrit qu'en Italien; de plus s'il avoit été soupçonné d'avoir eu part à cet ouvrage, ses ennemis qui ont fait tant de bruit de quelques-uns de ses Dialogues touchant la Trinité & touchant la Polygamie, ne lui auroient pas pardonné le traité *des trois imposteurs*. Mais comment accorder *Browne* & *Génébrard* qui traitent *Ochin* de Mahométan, & qui disent qu'il n'étoit sectateur ni de Moïse, ni de Jésus-Christ, ni de Ma-

homet ? Que de contradictions !

Naudé par une ridicule méprise croyoit ce traité des trois imposteurs d'*Arnauld de Villeneuve*, Ecrivain grossier & barbare ; & *Ernstius* déclare avoir oui dire étant à Rome à *Campanelle* que c'étoit l'ouvrage de *Muret*, Ecrivain très-poli & très-latin, postérieur de plus de deux siècles à *Arnauld de Villeneuve* : mais il faut qu'*Ernstius* se trompe & que *Campanelle* ait varié, car dans la préface de son *Atheismus triumphatus*, & plus expressément encore dans sa question de *gentilismo non retinendo*, il dit que c'est d'Allemagne que l'ouvrage étoit parti : ou il faudra supposer qu'il n'y avoit que l'édition qui fût d'Allemagne, mais que la composition étoit de *Muret* : ce qui sera entièrement opposé à ce que *Florimond de Rémond* a dit ci-dessus que le livre avoit été forgé en Allemagne, quoique imprimé ailleurs : mais *Muret* a été accusé à faux & ne doit pas avoir besoin d'apologie. On a jugé de sa religion par ses mœurs. Les Huguenots fâchés de ce qu'ayant goûté leur doctrine il l'avoit depuis quittée sans retour, ne l'ont pas épargné dans l'occasion : *Bèze* dans son Histoire Ecclésiastique lui a reproché deux crimes dont le second est l'athéisme.

me. *Joseph Scaliger* piqué contre lui (*) pour une bagatelle d'érudition ne lui a pas fait plus de justice: *Muret*, a-t-il dit malicieusement, seroit le meilleur Chrétien du monde s'il croyoit en Dieu aussi bien qu'il persuaderoit qu'il y faut croire: De là sont venues les mauvaises impressions qu'on a prises contre *Muret*. au lieu d'avoir égard à la piété exemplaire dont il donna des marques édifiantes les dernières années de sa vie: on s'est avisé de le noircir 50. ans, après sa mort d'un soupçon inconnu à ses ennemis les plus déclarés, & duquel il est très-sûr que de son vivant il ne fut jamais atteint.

Des compilateurs idiots qui n'ont nulle teinture de critique ont enveloppé dans la même accusation le premier que la moindre apparence leur a offert; un *Etienne Dolet*, d'Orléans, un *François Pucci*, de Florence, un *Jean Milton*, de Londres, un *Merula* faux Mahométan; on y a même mêlé *Pierre Aréin*, sans considérer qu'il étoit fort ignorant, sans étude, sans lettres, & ne savoit que sa langue naturelle, parce qu'ils en ont oui parler comme d'un Ecrivain très-hardi & très-licentieux; & on s'est avisé de le

(*) Voyez à ce sujet le Dictionnaire de Bayle. art. *Trabea*.

faire auteur de ce livre. Par la même raison on accuse *Pogge* & d'autres ; on remonte jusqu'à *Bocace*, sans doute à cause du 3^e Conte de son *Décameron* où est rapportée la parabole des trois anneaux ressemblans , de laquelle il fait une très-dangereuse application à la Religion Juive, à la Chrétienne & à la Mahométhane , comme s'il vouloit insinuer qu'on peut embrasser indifféremment l'une des trois , parce qu'on ne fait à laquelle adjuer la préférence. On n'a pas non plus oublié *Machiavel* & *Rabelais* que *Decker* nomme ; & le Hollandois qui a traduit en François le livre de la Religion du Medecin de *Browne*, dans ses notes sur le Chapitre 20., outre *Machiavel* , nomme encore *Erasme*.

Avec moins d'extravagance on pourroit y mêler & *Pomponace* & *Cardan*. *Pomponace* Chap. 14^e. de son traité de l'immortalité de l'ame raisonnant en pur Philosophe , & faisant abstraction de la croyance Catholique , à laquelle solennellement à la fin de ses livres il proteste de se soumettre , a osé dire que la doctrine de l'immortalité de l'ame avoit été introduite par tous les fondateurs de Religion pour contenir les peuples dans le devoir ; en quoi, ou tout le monde, ou

la plus grande partie, étoit dupe; parce que je suppose, ajoute-t-il, qu'il n'y ait que trois Religions celle de Jésus-Christ, celle de Moïse & celle de Mahomet, si toutes les trois sont fausses, il s'enfuit que tout le monde est trompé: raisonnement scandaleux, & qui non-obstant toutes les précautions de *Pomponace* a donné lieu à *Jacques Charpentier* de s'écrier *quid vel hac sola dubitatione in Christiana Schola cogitari potest perniciosius?* *Cardan* fait encore pis dans le 11^e. de ses livres de la *subtilité*; il compare entre elles succinctement les quatre Religions générales, & après les avoir fait disputer l'une contre l'autre, sans qu'il se déclare pour aucune, il finit brusquement de cette sorte *his igitur arbitrio victoriæ relictis*; ce qui signifie qu'il laisse au hazard à décider de la victoire: paroles qu'il corrige de lui-même dans la seconde édition. Ce qui n'a pas empêché qu'il n'en ait été repris très-aigrement trois ans après par *Jules Scaliger* à cause du sens terrible qu'elles renfermoient, & de l'indifférence qu'elles marquoient de la part de *Cardan*, touchant la victoire que l'un des quatre partis, quel qu'il fût, pouvoit remporter, soit par la force des raisons, soit par la force des armes.

Dans le dernier article du *Naudæana* qui est une rapsodie de bévues & de faus-fetés, il y a quelques recherches confuses touchant le livre *des trois imposteurs*. Il y est dit que *Ramus* l'attribuoit à *Posfel*, ce qui ne se trouve nulle part dans les écrits de *Ramus*; quoique *Posfel* eût d'étranges visions, & que *Henri Etienne* dépose lui avoir oui dire que des trois Religions, la Juive, la Chrétienne, & la Mahométane, on pourroit en faire une bonne, il n'a pourtant dans aucune de ses œuvres attaqué la Mission de Moïse, ni la Divinité de Jésus-Christ, & n'a pas même osé soutenir en termes précis que cette Religieuse Hospitalière Vénitienne qu'il appelloit sa Mere *Jeanne* seroit la rédemptrice des femmes, comme Jésus-Christ avoit été le rédempteur des hommes. Seulement, après avoir dit que dans l'homme *animus* étoit la partie masculine, *anima* la féminine, il a eu la folie d'ajouter que ces deux parties ayant été corrompues par le péché, sa mere *Jeanne* répareroit la féminine, comme Jésus-Christ avoit réparé la masculine. Le livre où il débite cette extravagance fut imprimé in-16. à Paris l'an 1553. sous le titre *des trois merveilleuses victoires des femmes*, & n'est pas devenu

si rare qu'on ne le trouve encore assez aisément ; & l'on verroit de même celui qu'il auroit publié *des trois imposteurs*, s'il étoit vrai qu'il fût venu à cet excès d'impiété. Il en étoit si éloigné que dès l'an 1543. il déclara hautement que l'ouvrage étoit de *Michel Servet*, & ne se fit aucun scrupule pour se venger des Huguenots ses calomniateurs de leur imposer dans une Lettre qu'il écrivit à *Masius* l'an 1563. d'avoir eux-mêmes fait imprimer ce livre à Caën, *nefarium illud trium impostorum Commentum seu liber contra Christum, Mosem & Mahometem Cadomi nuper ab illis qui Evangelio Calvini se adductissimos profitentur typis excussus est* : au même Chapitre du *Naudeana* il est parlé d'un certain *Barnaud* en des termes si embrouillés qu'on n'y comprend rien, à moins d'avoir vu un petit livre intitulé *le Magot Genevois* ; c'est un in 8°. de 98. pages imprimé l'an 1613. sans nom du lieu ; l'auteur ne s'y nomme pas non plus ; & pourroit bien être *Henri de Sponde*, depuis Evêque de Pamiers : il dit qu'en ce tems-là un Médecin nommé *Barnaud* convaincu d'Arianisme le fut aussi d'avoir fait le livre *de tribus impostoribus*, qui à ce compte feroit de bien fraîche datte. Ce qu'il y a de plus rai-

sonnable dans ce même dernier article du *Naudeana*, c'est qu'on y fait dire à *Naudé*, homme d'une expérience infinie en matière de livres, qu'il n'avoit jamais vu le livre *des trois imposteurs*, qu'il ne le croyoit pas imprimé, & qu'il estimoit fabuleux tout ce qu'on en débitoit.

On peut encore ajouter à ce catalogue le fameux athée *Jules César Vanini*, brûlé à Toulouse l'an 1619. sous le nom de *Lucilio Vanino*, accusé d'avoir répandu ce mauvais livre en France quelques années avant celle de son supplice.

S'il y a des écrivains follement crédules, gens dépourvus de sens commun, qui puissent admettre ces impertinences, & assurer que ce livre se vendoit publiquement alors en divers endroits de l'Europe, les exemplaires n'en devroient pas être si rares; un seul suffiroit pour résoudre la question: mais on n'en voit aucun ni de ceux-là, ni de ceux qu'on dit avoir été imprimés, soit par *Chrétien Wechel* à Paris vers le milieu du 16. siècle, soit par le nommé *Nachtgal* à la Haye en 1614. ou 1615. Le Pere *Théophile Raynaud* a dit que le premier, de riche qu'il étoit, tomba par punition divine dans un extrême pauvreté. *Mullerus* dit que le second fut chassé de la

Ha-

Haye avec ignominie. Mais *Bayle* dans son Dictionnaire au nom de *Wechel* a solidement réfuté la fable qu'on a débitée de cet Imprimeur. A l'égard de *Nachtgal*, *Spizelius* rapporte que cet homme qui étoit d'Alcmar, fut chassé non pour avoir publié le livre *des trois imposteurs*, mais pour y avoir proféré quelques blasphèmes de cette espece. Enfin qu'on parcoure avec attention & patience ce que dit *Vincent Placcius* dans l'édition in-folio de son vaste ouvrage de *Anonimis & Pseudonimis*, *Chrétien Kortholt* dans son livre de *tribus impostoribus*, revu par son fils *Sébastien*, & enfin *Struvius* dans l'édition de 1706. de sa dissertation de *doctis impostoribus*; on ne trouvera rien dans leurs recherches qui prouve que ce livre a existé; & il est étonnant que *Struvius* qui, malgré les preuves les plus spécieuses que *Tenzelius* avoit pu lui rapporter de l'existence de ce livre, s'étoit toujours tenu ferme à la négative, se soit avisé depuis de croire le livre existant sur la plus frivole raison qui se puisse imaginer.

Une préface anecdote de l'*Atheismus triumphatus* lui étant tombée entre les mains, il y trouva que l'auteur, pour se disculper du crime qu'on lui avoit imputé d'avoir fait le livre de *tribus impostoribus*.

toribus, répondit que 30. ans avant qu'il vînt au monde ce livre avoit vu le jour. Chose merveilleuse! cette réponse avancée en l'air a paru si démonstrative à *Struvius* qu'il a cessé de douter de l'existence du livre, concluant qu'elle étoit sûre puisqu'il n'étoit plus permis d'ignorer le tems de l'édition, qui ayant précédé de 30. ans la naissance de *Campanelle* arrivée en 1568., tomboit par conséquent juste en 1538. De là poussant les découvertes plus loin, il s'est déterminé à prendre *Bocace* pour auteur du livre, par une mauvaise interprétation du livre de *Campanelle* qui au Chapitre 2. N^o. 6. du livre intitulé *Atheismus triumphatus* s'exprime en ces termes : *hinc Boccacius in fabellis impiis probare contendit non posse discerni inter legem Christi, Moisis & Mahometis, quia eadem signa habent ut tres annuli consimiles.* Mais *Campanelle* a-t-il entendu par là que *Bocace* fût auteur du livre de *tribus impostoribus*? bien loin de cela; répondant ailleurs à cette objection des Athées, il dit y avoir satisfait ailleurs *contra Boccacium & librum de tribus impostoribus.* Et *Struvius* au parag. 9. de sa dissertation de *doctis impostoribus* cite lui-même le passage d'*Ernstius*, qui dit que *Campanelle* lui a dit que le livre étoit de

Muret : mais *Muret* étoit né en 1526., & le livre ayant été imprimé en 1538., *Muret* ne pouvoit avoir que 12. ans, âge auquel on ne présuméra jamais qu'il ait été capable d'avoir composé un tel livre. Il faut donc conclure que le livre de *tribus impostoribus* écrit en Latin & imprimé en Allemagne n'a jamais existé. Il n'y a jamais eu de livre imprimé, quelque rare qu'il ait été, dont on ait eu plus de connoissance & plus distincte & plus circonstanciée.

Quoiqu'on n'ait point vu les Oeuvres de *Michel Servet*, on a toujours sçu qu'elles avoient été imprimées où elles l'avoient été. Avant les deux éditions modernes qui ont été faites du *Cymbalum mundi*, ouvrage de *Bonnaventure des Perrieres*, caché sous le nom de *Thomas Du Clevier*, qui dit l'avoir traduit du Latin, & dont il ne restoit que deux exemplaires anciens, l'un dans la Bibliothèque du Roi, & l'autre dans celle de Mr. *Bigot*, de Rouen, on savoit qu'ils étoient imprimés, le tems & le nom du Libraire : il en est de même du livre de *la Béatitude des Chrétiens, ou le fléau de la foi*, dont l'auteur *Geoffroi Vallée*, d'Orléans, fut pendu & brûlé en Grève le 9. Février 1573, après avoir abjuré son cr-

reur, petit livre de 13. pages in 8°. imprimé sans nom de lieu & sans date, très-mal raisonné, mais si rare que l'exemplaire qu'en avoit M. l'Abbé d'Estrées est peut-être l'unique. Quand tous ces livres auroient absolument péri, on ne douteroit pas néanmoins qu'ils n'eussent existé, parce que leur Histoire est aussi vraie que celle du livre *des trois imposteurs* est apocryphe.

R É P O N S E

à la *Dissertation de M. DE LA
MONNOYE sur*

LE TRAITÉ DES TROIS IMPOSTEURS.

UNE espece de dissertation assez peu démonstrative qui se trouve à la fin de la nouvelle édition du *Menagiana* qu'on vient de publier en ce pays, me donne occasion de mettre la main à la plume pour donner quelque certitude au public sur un fait sur lequel il semble que tous les savans veulent exercer leur critique, & en même tems pour discul-

per un très-grand nombre de très-habiles personnages & même quelques-uns d'une vertu distinguée, qu'on a tâché de faire passer pour être les auteurs du livre qui fait le sujet de cette dissertation qu'on dit être de M. de la Monnoye : je ne doute pas que ce nouveau livre ne soit déjà entre vos mains, vous voyez que je veux parler du petit *Traité de tribus impostoribus*. L'Auteur de la dissertation soutient la non-existence de ce livre & tâche de prouver son sentiment par des conjectures, & sans aucune preuve capable de faire impression sur un esprit accoutumé à ne pas souffrir qu'on lui en fasse accroire. Je n'entreprendrai pas de réfuter, article par article, cette dissertation qui n'a rien de plus nouveau que ce qui se trouve dans une dissertation Latine de *doctis impostoribus* de M. Burchard Gottheffie Struve imprimée pour la seconde fois à Jene chez Muller en 1706. & que l'auteur a vue puisqu'il la cite. J'ai en main un moyen bien plus sûr pour détruire cette dissertation de M. de la Monnoye, en lui apprenant que j'ai vu *meis oculis* le fameux petit *Traité de tribus impostoribus*, & que je l'ai dans mon Cabinet. Je vais vous rendre compte, Monsieur, & au public de la ma-

niere dont je l'ai découvert , & comment je l'ai vû ; & je vous en donnerai un court & fidele extrait.

Etant à Francfort-sur-le-Mein en 1706. , je m'en fus un jour chez un des Libraires le mieux assorti en toutes sortes de livres , avec un Juif & un ami nommé *Frecht* , Etudiant alors en Théologie : Nous examinions le catalogue du Libraire , lorsque nous vîmes entrer dans la boutique un espece d'Officier Allemand qui s'adressant au Libraire lui demanda en Allemand , s'il vouloit conclure leur marché , ou qu'il alloit chercher un autre Marchand. *Frecht* , qui reconnut l'Officier , le salua & renouvela leur connoissance ; ce qui donna occasion à mon ami de demander à cet Officier , qui s'appelloit *Frawsendorff* , ce qu'il avoit à démêler avec le Libraire. *Frawsendorff* lui répondit qu'il avoit deux manuscrits & un livre très-ancien dont il vouloit faire une petite somme pour la Campagne prochaine , & que le Libraire se tenoit à 50. Rixdales , ne lui voulant donner que 450. Rixdales de ces trois livres , dont il en vouloit tirer 500. Cette grosse somme pour deux manuscrits & un petit livret , excita la curiosité de *Frecht* , qui demanda à son

ami s'il ne pouvoit pas voir des pieces qu'il vouloit vendre si cher. *Trawsendorff* tira aussitôt de sa poche un paquet de parchemin lié d'un cordon de soie, qu'il ouvrit, & en tira ses trois livres. Nous entrâmes dans le Magasin du Libraire pour les examiner en liberté, & le premier que *Frecht* ouvrit, se trouva l'Imprimé, qui avoit un titre Italien écrit à la main à la place du véritable titre qui avoit été déchiré. Ce titre étoit *Spaccio della Bestia triumpante* dont l'impression ne paroissoit pas ancienne: je crois que c'est le même dont *Toland* a fait imprimer une traduction en Anglois il y a quelques années, & dont les exemplaires se sont vendus si cher. Le second qui étoit un vieux manuscrit Latin d'un caractere assez difficile, n'avoit point de titre, mais au haut de la premiere page étoit écrit en assez gros caractere: *Othoni illustrissimo amico meo carissimo F. I. S. D.*, & l'ouvrage commençoit par une lettre dont voici les premieres lignes: *quod de tribus famosissimis nationum deceptoribus in ordinem jussu meo digessit doctissimus ille vir quorum sermonem de illa re in museo meo habuisti describi curavi, atque Codicem illum stylo æque vero ac puro scriptum ad te quam*

primum mitto: etenim &c. L'autre manuscrit étoit aussi Latin & sans titre, & commençoit par ces mots, qui sont, ce me semble, de Cicéron, dans le premier livre de *natura Deorum*. *Qui verò deos esse dixerunt tanta sunt in varietate & dissensione constituti, ut eorum molestum sit annumerare Sententias alterum fieri potest profecto, ut earum nulla; alterum certè non potest, ut plus una vera sit.*

Frecht, après avoir ainsi parcouru les trois livres avec assez de précipitation, s'arrêta au second dont il avoit souvent entendu parler, & duquel il avoit lu tant d'histoires différentes; & sans rien examiner des deux autres il tira *Trawsendorff* à part, & lui dit qu'il trouveroit partout des marchands pour ces trois livres. On ne parla pas beaucoup du livre Italien, & pour l'autre on convint en lisant par-ci par-là quelques phrases, que c'étoit un système d'athéisme démontré. Comme le Libraire s'en tenoit à son offre, & ne vouloit pas convenir avec l'Officier, nous sortimes & fumes au logis de *Frecht* qui ayant ses vues fit venir du vin, & en priant *Trawsendorff* de nous apprendre comment ces trois livres lui étoient tombés entre les mains, nous lui

flmes vuider tant de rafades que fa raifon étant en garouage, *Frecht* obtint fans beaucoup de peine qu'il lui laifsât le manufcrit *de tribus famofiffimis deceptoribus* ; mais il fallut faire un ferment exécrationnable qu'on ne le copieroit pas. A cette condition nous nous en vîmes les maîtres, Vendredi à dix heures du foir jufqu'au Dimanche au foir que *Trawfendorff* le viendroit chercher & vuider encore quelques bouteilles de ce vin qui étoit à fon goût.

Comme je n'avois pas moins d'envie que *Frecht* de connoître ce livre, nous nous mîmes aufsitôt à le parcourir, bien réfolus de ne pas dormir jufqu'au Dimanche. Le livre étoit donc bien gros, dira-t'on? point du tout, c'étoit un gros in-8°. de dix cahiers, fans la Lettre qui étoit à la tête, mais d'un fi petit caractere, & chargé de tant d'abréviations fans points ni virgules, que nous eûmes bien de la peine à en déchiffrer la premiere page en deux heures de tems ; mais alors la lecture nous en devint plus aifée, c'est ce qui me fit propofer à mon ami *Frecht* un moyen, qui me fent affez l'équivoque Jéfuitique, pour avoir une copie de ce célèbre Traité, fans fauffer fon ferment, qui avoit été fait *ad men-*

tem interrogantis : & il est probable que *Trawsendorff*, en exigeant qu'on ne copiât pas son livre, entendoit qu'on ne le transcrivît point ; ainsi mon expédient fut que nous en fissions une traduction : *Frecht* y consentit après quelques difficultés, & nous mêmes aussitôt la main à l'œuvre. Enfin nous nous vîmes maîtres du livre le Samedi vers minuit. Je repaisai ensuite à loisir notre hâtive traduction, & nous en primes chacun une copie, nous engageant de n'en donner à personne. Quant à *Trawsendorff*, il tira les 500. Rixdales du Libraire qui avoit cette commission d'un Prince de la Maison de Saxe, qui savoit que ce Manuscrit avoit été enlevé de la Bibliothèque de Munich, lorsqu'après la défaite des François & des Bavares à Hochstet les Allemands s'emparèrent de cette ville où *Trawsendorff*, comme il nous l'a raconté, étant entré d'appartement en appartement, jusqu'à la Bibliothèque de S. A. Elect., ce paquet de parchemin & ce cordon de soie jaune s'étant offerts à ses yeux, il n'avoit pu résister à la tentation de le mettre dans sa poche, se doutant que ce pouvoit être quelque pièce curieuse ; en quoi il ne se trompoit point.

Reste, pour faire l'histoire entière de

l'invention de ce Traité, à vous dire les conjectures que nous fîmes *Frecht* & moi sur son origine. 1°. Nous tombâmes d'accord que cet *illustrissimo Othoni* à qui il est envoyé, étoit *Othon l'Illustre* Duc de Bavière fils de *Louis I.*, & petit-fils d'*Othon le Grand*, Comte de *Schiven* & de *Witelspach*, à qui l'Empereur *Frédéric Barberousse* avoit donné la Bavière pour récompenser sa fidélité, en l'ôtant à *Henri le Lion* pour punir son ingratitude : or cet *Othon l'Illustre* succéda à son Pere *Louis I.* en 1230. sous le règne de l'Empereur *Frédéric II.* petit-fils de *Frédéric Barberousse*, & dans le tems que cet Empereur se brouilla tout-à-fait avec la Cour de Rome à son retour de Jérusalem, ce qui nous a fait conjecturer que *F. I. S. D.* qui suitoit *amico meo carissimo* signifioit *Fredericus Imperator salutem dicit*, conjecture d'où nous conclûmes que le Traité de *tribus impostoribus* avoit été composé depuis l'an 1230. par l'ordre de cet Empereur animé contre la Religion à cause des mauvais traitemens qu'il recevoit du Chef de la sienne, lequel étoit alors *Grégoire IX.* dont il avoit été excommunié avant de partir pour ce voyage & qu'il avoit poursuivi jusque dans la Syrie, où il avoit empêché par ses intri-

gues sa propre armée de lui obéir. Ce Prince à son retour fut assiéger le Pape dans Rome, après avoir ravagé les Provinces des environs, & ensuite il fit avec lui une Paix qui ne dura guere & qui fut suivie d'une animosité si violente entre l'Empereur & le Saint Pontife qu'elle ne finit que par la mort de celui-ci qui mourut de chagrin de voir *Frédéric* triompher de ses vaines fulminations, & démasquer les vices du St. Pere dans les vers satyriques qu'il fit répandre de tous côtés, en Allemagne, en Italie & en France. Mais nous ne pumes déterrer quel étoit ce *doctissimus vir* avec qui *Othon* s'étoit entretenu de cette matiere dans le Cabinet & apparamment en la compagnie de l'Empereur *Frédéric*, à moins qu'on ne dise que c'est le fameux *Pierre des Vignes* Secrétaire, ou comme d'autres veulent Chancelier de l'Empereur *Frédéric II.* Son *Traité de potestate imperiali* & ses Epîtres nous apprennent quelle étoit son érudition & le zèle qu'il avoit pour les intérêts de son Maître, & son animosité contre *Grégoire IX.*, les Ecclésiastiques & les Eglises de son tems. Il est vrai que dans une de ses Epîtres il tâche de disculper son Maître qu'on accusoit dès lors d'être auteur de ce livre, mais cela

pourroit appuyer la conjecture & faire croire qu'il ne plaidoit pour *Frédéric* qu'afin qu'on ne mît pas sur son compte une production si scandaleuse : & peut-être nous auroit-il ôté tout prétexte de conjecturer, en confessant la vérité, si lorsque *Frédéric* le soupçonnant d'avoir conspiré contre sa vie, ne l'eût condamné à avoir les yeux crevés, & à être livré aux Pisantins ses cruels ennemis, & si le désespoir n'eût avancé sa mort dans un infâme cachot, d'où il ne pouvoit se faire entendre à personne. Ainsi voilà détruites toutes les fausses accusations contre *Averroës*, *Bocace*, *Dolet*, *Aretin*, *Servet*, *Ochin*, *Postel*, *Pomponace*, *Campanelle*, *Pogge*, *Pulci*, *Muret*, *Vanini*, *Milton* & plusieurs autres ; & le livre se trouve avoir été composé par un savant du premier ordre de la Cour de cet Empereur, & par son ordre. Quant à ce qu'on a soutenu qu'il avoit été imprimé, je crois pouvoir avancer qu'il n'y a guere d'apparence, puisqu'on peut s'imaginer que *Frédéric* ayant tant d'ennemis de tous côtés, n'aura pas divulgué ce livre qui leur auroit donné une belle occasion de publier son irrégion, & peut-être n'y en eut-il jamais que l'original, & cette copie envoyée à *Othon* de Baviere.

En voilà, ce me semble, assez pour la découverte de ce livre, & pour l'époque de son origine : Voici ce qu'il contient.

Il est divisé en six livres ou chapitres chacun desquels contient plusieurs paragraphes; le premier chapitre a pour titre *de Dieu*, & contient six paragraphes dans lesquels l'auteur, voulant paroître exempt de tous préjugés d'éducation ou de parti, fait voir que quoique les hommes ayent un intérêt tout particulier de connoître la vérité, cependant ils ne se repaissent que d'opinions & d'imaginations & que trouvant des gens qui ont intérêt de les y entretenir, ils y restent attachés, quoiqu'ils puissent facilement en secouer le joug, en faisant le moindre usage de leur raison. Il passe ensuite aux idées qu'on a de la Divinité, & prouve qu'elles lui sont injurieuses & qu'elles constituent l'être le plus affreux & le plus imparfait qu'on puisse s'imaginer : il s'en prend à l'ignorance du Peuple, ou plutôt à sa fote crédulité en ajoutant foi aux visions des Prophètes & des Apôtres, dont il fait un portrait conforme à l'idée qu'il en a.

Le second Chapitre traite des raisons qui ont porté les hommes à se figurer un

Dieu; il est divisé en onze paragraphes où l'on prouve que de l'ignorance des causes physiques est née une crainte naturelle à la vue de mille accidens terribles, laquelle a fait douter s'il n'existoit pas quelque Puissance invifible: doute & crainte, dit l'auteur, dont les fins Politiques ont fçu faire usage selon leurs intérêts, & ont donné cours à l'opinion de cette existence qui a été confirmée par d'autres qui y trouvoient leur intérêt particulier, & s'est enracinée par la sottise du Peuple toujours admirateur de l'extraordinaire, du sublime & du merveilleux. Il examine ensuite quelle est la nature de Dieu, & détruit l'opinion vulgaire des causes finales comme contraires à la saine Physique: enfin il fait voir qu'on ne s'est formé telle ou telle idée de la Divinité, qu'après avoir réglé ce que c'est que perfection, bien, mal, vertu, vice, réglément fait par l'imagination & souvent le plus faux qu'on puisse imaginer; d'où font venues les fausses idées qu'on s'est faites & qu'on conserve de la divinité. Dans le dixième l'auteur explique à sa manière ce que c'est que Dieu, & en donne une idée assez conforme au système des Panthéistes, disant que le mot *Dieu* nous représente un être infini;

dont l'un des attributs est d'être une substance étendue, & par conséquent éternelle & infinie; & dans le 11. il tourne en ridicule l'opinion populaire qui établit un Dieu tout-à-fait ressemblant aux Rois de la terre; & passant aux livres sacrés, il en parle d'une manière très-désavantageuse.

Le troisieme Chapitre a pour titre ce que signifie le mot *Religion*; comment & pourquoi il s'en est introduit un si grand nombre dans le monde. Ce Chapitre a vingt-trois paragraphes. Il y examine dans les neuf premiers l'origine des Religions & il confirme par des exemples & des raisonnemens que bien loin d'être divines, elles sont toutes l'ouvrage de la Politique: Dans le dixieme paragraphe il prétend dévoiler l'imposture de Moïse en faisant voir qui il étoit & comment il s'est conduit pour établir la Religion Judaïque: dans le onzieme, on examine les impostures de quelques Politiques comme Numa & Alexandre. Dans le douzieme on passe à Jésus-Christ dont on examine la naissance: dans le 13^e. & les suivans on traite de sa Politique: dans le dix-septieme & le suivant on examine sa morale, qu'on ne trouve pas plus pure que celle d'un grand nombre d'anciens.

Phi-

Philosophes : dans le dix-neuvième on examine si la réputation où il a été après sa mort est de quelque poids pour sa Déification ; & enfin dans le 22^e. & le 23^e. on traite de l'imposture de Mahomet dont on ne dit pas grand' chose , parce qu'on ne trouve pas d'Avocats de sa doctrine comme de celle des deux autres.

Le quatrième Chapitre contient des vérités sensibles & évidentes , & n'a que six paragraphes où on démontre ce que c'est que Dieu , & quels sont ses attributs : on rejette la croyance d'une vie à venir & de l'existence des Esprits.

Le cinquième Chapitre traite de l'Âme ; il a sept paragraphes dans lesquels , après avoir exposé l'opinion vulgaire , on rapporte celle des Philosophes de l'antiquité , ainsi que le sentiment de Descartes ; & enfin l'auteur démontre la nature de l'âme selon son système.

Le sixième & dernier Chapitre a sept paragraphes ; on y traite des Esprits qu'on nomme *Démons* , & on fait voir l'origine & la fausseté de l'opinion qu'on a de leur existence.

Voilà l'anatomie du fameux livre en question : j'aurois pu la faire d'une manière plus étendue & plus particularisée , mais outre que cette Lettre est déjà

trop longue, j'ai cru que c'étoit en dire assez pour le faire connoître, & faire voir qu'il est en nature entre mes mains. Mille autres raisons que vous comprendrez assez m'empêchent de m'étendre autant que je l'aurois pu; mais *est modus in rebus.*

Ainsi quoique ce livre soit en état d'être imprimé avec une Préface dans laquelle j'ai fait l'histoire de ce livre, & de la manière qu'il a été découvert avec quelques conjectures sur son origine, outre quelques remarques qu'on pourroit mettre à la fin, cependant je ne crois pas qu'il vove jamais le jour, ou il faudroit que les hommes quittassent tout d'un coup leurs opinions & leurs imaginations comme ils ont quitté les fraises, les canons & les autres vieilles modes. Quant à moi, je ne m'exposerai pas au *Stylet Théologique* que je crains autant que *Fra-Paulo* craignoit le *Stylum Romanum*, pour donner le plaisir à quelques favans de lire ce petit *Traité*; mais aussi je ne ferai pas assez superstitieux pour, au lit de la mort, le faire jeter au feu, comme on prétend que fit *Salvius* Plénipotentiaire de Suède à la Paix de Munster: ceux qui viendront après moi en feront tout ce qu'il leur plaira, sans que je m'en

(131)

inquiète dans le tombeau. Avant d'y descendre, je suis avec estime, Monsieur, votre très-obéissant serviteur

J. L. R. L.

De Leyde ce 1^{er} Janvier 1716.

Cette Lettre est du Sieur *Pierre Frédéric Arpe*, de Kiel, dans le Holstein, Auteur de l'Apologie de *Vanini*, imprimée à Rotterdam in-8°. en 1712.

C O P I E

de l'Article IX. du Tome 1^{er}, seconde
Partie, des *Mémoires de Littérature*,
imprimés à la Haye chez *Henry du
Sauzet* 1716.

ON ne peut plus présentement douter
qu'il n'y ait eu un *Traité de tribus
impostoribus* puisqu'il s'en trouve plusieurs
copies manuscrites. Si M. de la *Mon-
noye* l'eût vu aussi conforme qu'il est à
l'extrait qu'en donne M. *Arpe* dans sa
Lettre imprimée à Leyde le 1^{er} Janvier
1716., même division en six Chapitres,
mêmes titres & les mêmes matieres qui
y sont traitées, il se seroit récrié con-
tre la supposition de ce livre qu'on vou-
droit mal-à-propos attribuer à *Pierre des
Vignes* Secrétaire & Chancelier de l'Em-
pereur *Frédéric II.* Ce judicieux Cri-
tique a déjà fait voir la différence du
style Gothique de *Pierre des Vignes* dans
ses Epîtres d'avec celui employé dans
la Lettre que l'on feint adressée au Duc
de Baviere *Othon l'Illustre* en lui en-

voyant ce livre. Une remarque bien plus importante n'auroit pas échappé à ses lumières. Ce *Traité des trois Imposseurs* est écrit & raisonné suivant la méthode & les principes de la nouvelle Philosophie, qui n'ont prévalu que vers le milieu du 17^e. siècle, après que les *Descartes*, les *Gassendi*, les *Bernier* & quelques autres se sont expliqués avec des raisonnemens plus justes & plus clairs que les anciens Philosophes qui avoient affecté une obscurité mystérieuse, voulant que leurs secrets ne fussent que pour les initiés. Il a même échappé à l'auteur de l'ouvrage dans son cinquième Chapitre de nommer M. *Descartes*, & il y combat les raisonnemens de ce grand homme au sujet de l'âme. Or ni *Pierre des Vignes*, ni aucun de ceux qu'on a voulu faire passer pour auteurs de ce livre, n'ont pu raisonner suivant les principes de la nouvelle Philosophie, qui n'ont prévalu que depuis qu'ils ont écrit. A qui donc attribuer ce livre? On pourroit conclure qu'il n'est que du même tems que la petite Lettre imprimée à Leyde en 1716. Mais il se trouvera une difficulté. *Tentzelius*, qui a écrit en 1689. & postérieurement, donne aussi un extrait de ce livre sur la

foi d'un de ses amis prétendu témoin oculaire : ainsi sans vouloir fixer l'époque de la composition de ce livre qu'on disoit composé en Latin & imprimé, le petit Traité François manuscrit, soit qu'il n'ait jamais été écrit qu'en cette langue ou qu'il soit une traduction du Latin, ce qui seroit difficile à croire, ne peut être fort ancien.

Ce n'est pas même le seul livre composé sous ce titre & sur cette matière : un homme que son caractère & sa profession auroient dû engager à s'appliquer à d'autres matières plus convenables, s'est avisé de composer un gros ouvrage écrit en François sous ce même titre *des trois imposteurs*. Dans une préface qu'il a mise à la tête de son ouvrage, il dit qu'il y a longtems qu'on parle beaucoup du livre *des trois imposteurs* qui ne se trouve nulle part, soit qu'il n'ait véritablement jamais existé, ou qu'il soit perdu ; c'est pourquoi il veut, pour le restituer, écrire sur le même sujet. Son ouvrage est fort long, fort ennuyeux, & fort mal composé, sans principes, sans raisonnemens. C'est un amas confus de toutes les injures & invectives répandues contre les trois législateurs. Ce manuscrit étoit en deux volumes in-folio é-

pais, & d'une belle écriture & assez menue : le livre est divisé en grand nombre de Chapitres. Un autre manuscrit semblable fut trouvé après la mort d'un Seigneur, ce qui donna occasion de faire enlever cet auteur, qui ayant été averti fit enforte qu'il ne se trouvât rien parmi ses papiers pour le convaincre. Depuis ce tems il vit enfermé dans un monastere où il fait pénitence. En 1733. il a recouvré entièrement sa liberté, & on a ajouté une pension de 250. liv. sur l'Abbaye de St. Liguairé à une première qu'il avoit réservée de 350. liv. sur son Bénéfice; il se nommoit *Guillaume*, Curé de Fresne-sur-Berny, frere d'un Laboureur du Pays. Il avoit été ci-devant Régent au College de Montaigu; dans sa jeunesse il avoit été enrôlé dans les Dragons, & ensuite il s'étoit fait Capucin.

T A B L E

DES MATIERES

Traitées dans le Livre

DES TROIS IMPOSTEURS,

Et des pieces relatives à cet Ouvrage.

CHAPITRE. I. *De Dieu. Fausses idées que l'on a de la Divinité, parce qu'au lieu de consulter le bon sens & la raison, on a la foiblesse de croire aux opinions, aux imaginations, aux visions de gens intéressés à tromper le peuple & à l'entretenir dans l'ignorance & dans la superstition.* . . . Page 1

CHAPITRE. II. *Des raisons qui ont engagé les hommes à se figurer un Etre invisible qu'on nomme communément Dieu. De l'ignorance des causes physiques, & de la crainte produite par des accidens naturels, mais extraordinaires ou terribles, est venue l'idée de l'existence de quelque Puissance invisible; idée dont la Politique & l'Imposture n'ont pas man-*

T A B L E

qué de profiter. Examen de la nature de Dieu. Opinion des causes finales réfutée comme contraire à la saine Physique. 9

CHAPITRE. III. Ce que signifie le mot Religion. Comment & pourquoi il s'en est introduit un si grand nombre dans le monde. Toutes les Religions sont l'ouvrage de la politique. Conduite de Moïse pour établir la Religion Judaïque. Examen de la Naissance de Jésus-Christ, de sa Politique, de sa Morale, & de sa réputation après sa mort. Artifices de Mahomet pour établir sa Religion. Succès de cet Imposateur plus grands que ceux de Jésus-Christ. 24

CHAPITRE. IV. Vérités sensibles & évidentes. Idée de l'Etre universel. Les attributs qu'on lui donne dans toutes les Religions, sont pour la plupart incompatibles avec son essence, & ne conviennent qu'à l'homme. Opinion d'une vie à venir & de l'existence des Esprits, combattue & rejetée. 69

CHAPITRE. V. De l'Ame. Opinions différentes des Philosophes de l'antiquité

DES MATIERES.

*sur la nature de l'Ame. Sentiment de
Descartes réfuté. Exposition de celui de
l'Auteur.* 74

CHAPITRE. VI, *Des Esprits qu'on
nomme Démons. Origine & fausseté
de l'opinion qu'on a de leur existen-
ce.* 82

SENTIMENS *sur le Traité DES TROIS
IMPOSTEURS. Extrait d'une Lettre
ou Dissertation de M. de la Monnoye
à ce sujet.* 91

REPONSE à la *Dissertation de M. de
la Monnoye sur LE TRAITE DES
TROIS IMPOSTEURS.* 116

COPIE de l'Article IX. du *Tome 1er,
seconde Partie, des Mémoires de Litté-
rature, imprimés à la Haye chez Hen-
ri du Sauzet 1716.* 132

F I N.